

L'ACTION CATHOLIQUE

Organe de  
L'Action Sociale Catholique.  
Rédaction et administration :  
1, Boul. Charest, Québec.

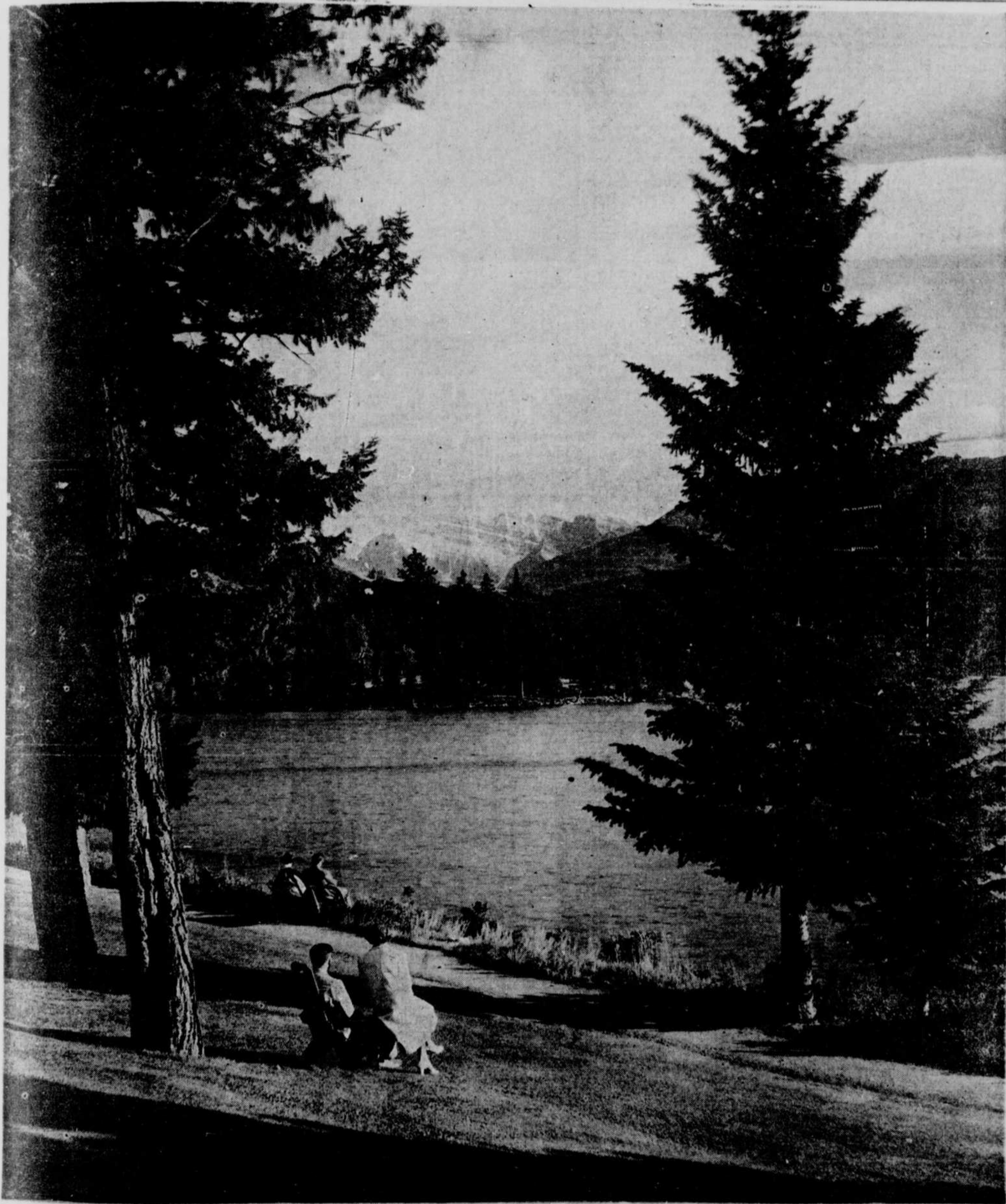
# L'ACTION CATHOLIQUE

16 PAGES  
EN COULEURS

Vol. VII, numéro 39

"Instaurare omnia in Christo"

Dimanche, 26 septembre 1943



A JASPER, DANS LES ROCHEUSES.

● Cette photographie, prise aux abords de Jasper Lodge, dans le Parc national des Rocheuses canadiennes, nous fait voir, au premier plan, le lac Beauvert, et, au fond, le mont Edith Cavell.  
(Photo C.N.R.)

# QUATRE ANNEES

# dans le creuset

● Par Paul MANNING

Attendre la victoire pendant cinq années est très long. Il y a quatre ans passés, au début de septembre, les Allemands envahissaient la Pologne et commençaient leur série de conquêtes. L'Empire britannique fut alors la seule unité armée du monde à tenir tête à l'ambition allemande. Ces quatre années de guerre qui viennent de s'écouler sont, pour moi, une suite de petits événements insolites, mais ils font connaître les raisons de la survivance du Commonwealth et de l'Empire plus que ne le font les statistiques officielles.

En 1940, un champ d'aviation en Angleterre fut transformé en un poste international de bataille pour la R.A.F. Après la chute d'Europe, des Canadiens, des Neo-Zélandais, des Australiens et des hommes d'Afrique du Sud vinrent à ce poste. Des pilotes de Hollande, de Pologne, de Belgique, de Tchecoslovaquie, de France et de Norvège se joignirent bientôt à eux. Alors que le "Luftwaffe" tenta de battre la Grande-Bretagne en ruine, avant Dunkerque, ces hommes combattaient dans les airs seize heures par jour afin d'empêcher cette tragédie. Au moment du grand Blitz, ces mêmes hommes, ainsi que des Canadiens et des Australiens, furent mis en congé en Grande-Bretagne. Cette soudaine évidence tangible de la solidarité du Commonwealth et de l'Empire fut un tonique que Londres n'oubliera jamais. L'Angleterre ne possédait peut-être que cent chars blindés pour repousser une invasion, mais elle avait le soutien des Dominions, de l'Inde et de l'Empire colonial.

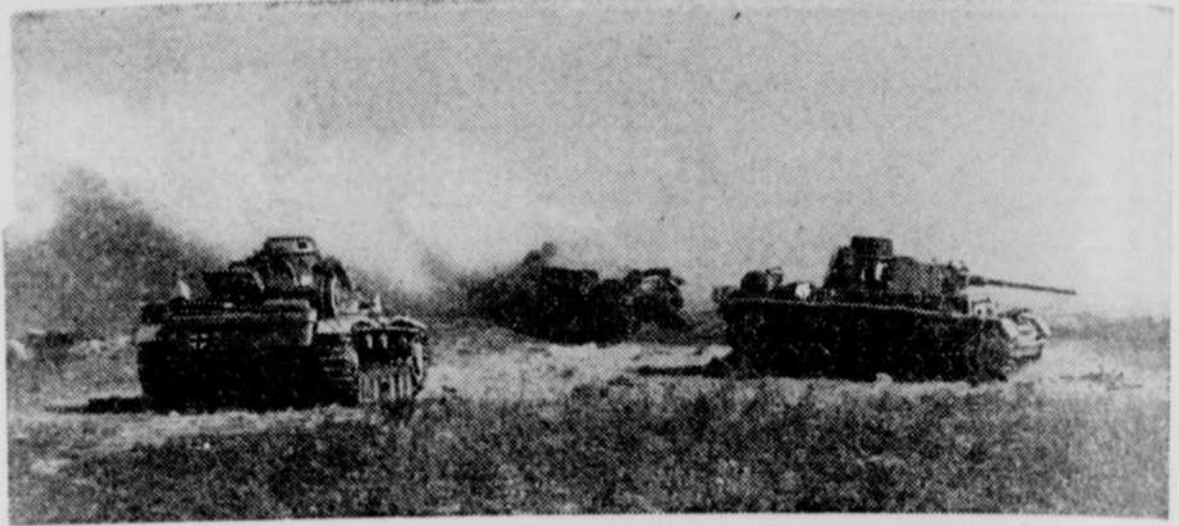
## RECIT D'UN VOYAGE

En 1941, j'entrepris le long voyage par mer, d'Angleterre à destination d'Afrique. Les Allemands coulaient plusieurs navires par jour et la sauvegarde de l'Empire devenait plus mince. Les convoyeurs étaient alors moins nombreux, mais un Amiral, âgé de soixante-quatre ans, (revenu de sa retraite), dirigea l'armada marchande de la Mersey d'après un itinéraire.

Le soir de notre départ de Liverpool, les Allemands ont démontré leur force. Leurs avions survolèrent la vallée de Manchester jusqu'à la Mersey. Plusieurs d'entre-eux laissèrent tomber de gros explosifs dans le chemin de notre convoyeur, d'autres, des mines magnétiques et acoustiques. L'obscurcissement était marqué par le feu provenant des canons des navires. Un avion ennemi échappa des flammes au-dessus de notre convoi, l'illuminant comme un acte de vaudeville. Les mitrailleuses fixées à l'arrière de nos navires commencèrent à tirer et mirent bientôt fin à cette scène. Dès l'aube, nous reprîmes notre voyage transportant des munitions dont l'Afrique, le Middle East et l'Inde avaient grand besoin. Pendant le trajet, l'entretien plusieurs conversations avec les passagers sur le bateau. Un jeune ingénieur de sauvetage nous raconta qu'il avait été deux fois torpillé en route vers Erétrie. Il était très déterminé à se rendre à Erétrie afin d'entreprendre la tâche de déblayer les navires italiens dans les ports. Un major d'un certain âge se trouvait aussi à bord; il retournait dans son coin de l'Empire. Un autre officier se rendait à Malte faire connaître ses nouvelles idées modernes sur la défense anti-aérienne. Les courtiers d'assurance auraient parié que ces hommes n'auraient jamais atteint leur destination. Certains peuples aussi ont parié que la Grande-Bretagne ne survivrait pas cette année-là, mais ils se sont trompés.

Simple confiance de Commonwealth. Plus tard, au Caire, ce fut le même doute. Pour plusieurs, la chute de la Grande-Bretagne n'était plus qu'une question d'heures. Ceux-là qui chuchotaient ainsi n'étaient autres que ceux qui étaient éloignés du cercle familial. Peut-être étaient-ils troublés par l'évacuation des femmes et des enfants du Caire, dont le but était de dégager les routes. Aux quartiers généraux du Middle East, un nouveau groupe d'officiers d'expérience improvisaient une stratégie qui fut plus tard acclamée comme brillante. Je causai

● En Tunisie et en Sicile, l'armée britannique fit grand usage de canons de six livres, canons à obus spécialement armés pour la destruction des tanks. A un moment donné, une batterie de ces canons ouvrit le feu sur les tanks de Rommel, en Tunisie, et repoussa celui-ci jusque dans les montagnes au nord et au nord-ouest de Médénine. Un total de 52 tanks ennemis fut knockouté, y compris 8 des nouveaux tanks allemands du type M-3.



ensuite avec un capitaine australien qui se rendait à Sydney parce que le Japon avait déclaré la guerre. Il était heureux de rentrer chez lui. Mais il était aussi désappointé. Il avait fait la campagne de Grèce, de Crète, de Syrie et de Lybie. Il avait toute confiance en ces nouveaux hommes des quartiers généraux, dans la puissance des Anglais et des Australiens. Il aurait préféré demeurer dans le Middle East afin d'être témoin du changement de courant. Ce capitaine avait la même conviction que j'avais constaté à Londres en 1940 et dans l'Atlantique Nord en 1941. Le Commonwealth et l'Empire britannique en pouvaient s'écrouler.

Des arguments basés sur des statistiques n'étaient rien à côté d'une simple confiance en de meilleurs jours. Ce capitaine a, depuis, gagné de bons points à Guadalcanal dans une bataille non

moins sérieuse que celle de Grande-Bretagne.

## PRET A ASSAILLIR L'EUROPE

Le général Stillwell résuma la campagne de Burma par ces mots: "Nous avons reçu une râclée d'enfer". Mais les Japonais furent arrêtés aux portes de l'Inde et les forces de l'Empire ont établi les bases qui ont formé le général Wingate et les hommes ont appris à combattre les Japonais dans la jungle. Nous sommes maintenant à la veille de l'invasion d'Europe. Une armée alliée fut formée en Afrique du Nord et en Sicile pour attaquer la forteresse européenne. En Angleterre on pressent la victoire quoique ce but puisse sembler lointain. La Royal Air Force n'est plus sur la défensive depuis déjà assez longtemps. En 1942, les bombardiers ne pouvaient encore pé-

nétrer au coeur de la Ruhr avec assez de force pour mettre l'ennemi hors de combat. En mars 1943, la R.A.F. fut équipée de Lancasters à quatre moteurs qui survolèrent la Ruhr jusqu'à Essen, Hambourg ainsi que de larges étendues de la Ruhr furent dévastées. Nuit et jour les attaques continuent, alors que les bombardiers britanniques et américains mènent une offensive coordonnée. Londres est peuplée de pilotes ayant reçu leur entraînement d'après l'"Empire Air Training Scheme". Ils se mêlent aux jeunes garçons de New-York, San Francisco, Québec, Ottawa, Durhan, Capetown, Syrney, Wellington, Bombay, Leeds, Manchester, Edinbourg, Glasgow et Cardiff. Les forces combattantes renfermées dans le Royaume-Uni sont au tribut à un champ d'aviation que je connais et qui fut remarquable en 1940.

## HEROS A DIEPPE, CHEF A KISKA LE COLONEL MENARD SUJET D'IMAGE

Le lieutenant-colonel Dollard Ménard, D.S.O., héros de Dieppe, commandait le Régiment de Hull (P.Q.) dans la récente invasion de l'île de Kiska par les forces canado-américaines. Les exploits du Lt-colonel Ménard ont inspiré la plus récente affiche de la série des héros de la guerre, publiée par l'Office National du Film.

Une histoire vraie, qui semble un roman et qui pourtant s'est passée récemment à Dieppe, fut vécue par ce Canadien-Français. Il dut voir d'abord ses hommes décimés par la mitraille allemande, tombant l'un après l'autre, le bataillon diminuant à vue d'oeil sur les grèves de Dieppe. Mais il continua malgré tout vers son objectif. Une balle le jette par terre, lui traversant l'épaule. Il se releva et continua, implacablement, vers l'objectif, atteint, la figure enduite de sang par son éclat d'obus qui lui a déchiré la joue, il marcha toujours. Sa mitrailleuse est tombée quelque part en arrière, là où la balle lui fracassait l'épaule, et ses sans-filistes sont morts, dans l'éclatement de ce même obus qui lui déchirait la joue, mais il poursuivait toujours son avance, encourageant, dirigeant la poignée d'hommes qui lui reste. Il envoya des estafettes en avant, en arrière; il leur confia des messages importants, des stratégies vitales. Il ne savait pas si ces ordres ont été exécutés ou non, car les estafettes n'étaient pas retournées. Il avait oublié qu'il a une balle dans le poignet, une outre dans l'épaule, une dans la jambe et une autre dans la cheville. Il allait vers l'objectif. Bientôt, la douleur et la faiblesse eurent raison de son héroïque entêtement et le voilà qui tombe. Quand il revint à la vie, il se trouva couché à plat au fond d'une barge de débarquement, zigzaguant à travers un barrage de mitraille crachée par des Fockek-Wulfs. Il s'appliqua à diriger une batterie anti-aérienne installée à bord de la barge, qui était manoeuvrée par un soldat ordinaire et un marin, puisque les artilleurs étaient tous morts sous le feu dévastateur des avions en-

● Sous le feu meurtrier de l'ennemi, à Dieppe, le Lt-col. Dollard Ménard, se battit avec le plus éclatant courage. Blessé grièvement cinq fois en cinq heures, il organisa le débarquement des survivants de son bataillon, après avoir couvert leur retraite. Ayant perdu beaucoup de sang, il s'affaissa du moment où il fut embarqué sur un chaland de débarquement. Cette affiche est réalisée par l'Office National du Film, pour la Commission d'Information en Temps de Guerre.



nemis. Il dirigea le feu de la seule position qui était possible, à plat sur le dos.

Et voilà comment, au prix de quel héroïsme le lieutenant-colonel Dollard Ménard du régiment des Fusiliers Mont-Royal gagna la croix D.S.O., pour décrire ses hauts faits, la sobre littérature de la citation, car il n'est pas de ces hommes qui aiment la publicité à outrance. Cette citation disait, en toute simplicité: "Pendant qu'il commandait son bataillon, cet officier fit preuve d'un remarquable courage. Atterrissant en même temps que les premiers détachements d'inva-

sion, à Dieppe, il fut blessé dès le début, mais il continua de diriger les opérations de son bataillon malgré la mitraille constante, et le feu de barrage de l'artillerie et des mortiers de tranchée. Plus tard, pour obtenir une meilleure position stratégique, il rampa jusqu'à une élévation, mais fut de nouveau blessé. Quand on réussit à l'amener à bord d'une barge de débarquement de tanks, et malgré qu'il fut alors blessé une cinquième fois, il organisa la défense anti-aérienne de la barge, et prit un soin extrême des

● Lire la suite en page 11

Dimanche, 26 septembre 1943

# La rentrée des classiques

## AU THÉÂTRE DE RADIO-CANADA

Par Léopold Houlié, M. S. R. C.

Les disciplines et les gestes d'une jeunesse héroïque au cours des deux guerres, celle d'hier et celle d'aujourd'hui, ne découlent ni de quel illusoire altruisme enseigné par quelque petit maître ni d'une sombre fatalité mais des sources mêmes d'une vie active, réfléchie et enrichie de tous les dons. Ces dons sur lesquels personne n'aura de prise sont ceux que lui assurent une solide formation. Tout ce que la culture classique lui apporte de beauté et de lumière a compté. De ceux qui postulaient le grade d'officier, de ceux qui aspiraient à jouer un rôle de chef, en exigeant des preuves de cette formation. L'état-major avait donné le mot d'ordre.

La science et la vertu du courage ne vont pas l'un sans l'autre. Au pleutre qui par aptitude à la profanation et dans un relent de soupeur osera prétendre que Polyeucte ou Titus est un feu ou qu'Andromaque ou Pauline est une immorale, il n'appartiendra plus qu'à considérer les moeurs et les arts comme une funisterie, le devoir et ses disciplines, comme une tyrannie.

La médiocrité s'affiche abondamment farcie de toutes les sentences pompeuses, à défaut de critères, d'une caballe qui, depuis 1900 en France et parfois même au Canada conduit le bal contre les classiques du rythme et de l'harmonie, contre les clartés de l'intelligence et partant des principes d'ordre.

Si les classiques ne sauvent pas contre un mauvais destin, dont ils ne sont pas d'ailleurs les artisans, ils contribuent cependant au salut de l'esprit. Ils se sont érigés sans cesse contre les partisans d'une réforme outrancière des classiques et contre les satisfaits de l'incertitude intellectuelle et ce qui est malheureux à dire, du terre à terre. Leur résistance fut effective. Les jeunes gens qui se sont obstinément refusés à cette doctrine de pis aller ont été maintes fois mis en garde par les théoriciens de l'opportunisme, sous prétexte qu'avec les moeurs et les obligations d'ordre matériel actuelles, ils allaient compromettre leur carrière et entrer dans la vie sans autres armes pour se défendre que les livres de leur classe de rhétorique. Les classiques et leur théâtre, prônaient les réalistes, fief des rêveurs.

Et pourtant la plupart des officiers qui ont accompli tant d'exploits dans le ciel d'Europe ou dans les montagnes de la Sicile se sont formés à la morale de ces opiniâtres que furent les défenseurs d'un Corneille, d'un Racine, d'un Molière, d'un Musset ou d'un Claudel. Les traits du courage abondent chez eux dont l'exemple sera suivi par leurs frères cadets qui se penchaient encore dernièrement à l'heure de l'étude sur les vers des deux grands poètes tragiques pour comprendre le mystère de la vertu du courage et se nourrir des notions des plus sublimes engagements.

Sur les bancs du collège, la leçon est profitable mais au théâtre, elle l'est davantage. Elle est excellente. Le théâtre classique ouvre des horizons nouveaux aux profanes. Il les éveille s'ils ont le sens des valeurs humaines. Certes le monsieur de l'orchestre qui applaudit aux revendications en trois ou quatre actes des tenants de l'individualisme à la Jean-Jacques ne comprendra pas — ni ne vaudra accepter à plus forte raison, — la haute mission des pratiquants de la tradition classique. Il s'en tiendra aux visions que le théâtre naturaliste lui a suggérées, d'une société enfin libre de toute contrainte, de toutes les obligations qui dans l'ordre moral lui apparaissent comme autant de servitudes. L'idée du sacrifice, d'un sacrifice nécessaire et généreusement consenti pour le salut de la cité lui semblera sans doute édifiant mais il n'en trouvera de sens que si elle est appliquée au voisin et comme étant la conséquence du système d'une oligarchie malfaisante. Le monsieur de l'orchestre au théâtre naturaliste ne comprend rien à l'esprit de solidarité et

### Corneille, Racine et Molière contre les théoriciens de l'opportunisme — Une nouvelle formule appliquée aux émissions théâtrales de Radio-Canada.

niéra même l'instinct grégaire de la conservation jusqu'au jour où l'épreuve l'atteindra à son tour.

On ne saurait mettre en cause la chronique dramatique car on n'a jamais représenté sauf dans d'exceptionnelles occasions les spectacles qui pussent lui permettre de nous entretenir de la valeur du théâtre de Racine et de Molière. Elle n'a donc cultivé qu'un genre.

Les impresarios firent leur enjeu sur le théâtre de négoce. Du temps du théâtre national de 1900 à 1914, on jouait du mélodrame qui est, comme on l'a dit, la littérature des petites gens, un théâtre de moralité à sa façon, à la façon plutôt des "comics" de nos magazines.

Le théâtre des Soirées de Famille, au cours de son existence, — 1898-1901, a joué le Médecin malgré lui et Le Malade Imaginaire, de Molière, pas autre chose des classiques et pourtant ses acteurs constituaient une élite : c'était des hommes de profession et des étudiants.

Au théâtre des Nouveautés, autour de 1905, on servait aux fines bouches sur un plateau de cristal, comme disait un journal, des mets qu'en ne destine pas au vulgaire, c'est-à-dire du théâtre lit-agencé. C'est ainsi qu'on plaçait l'Aithère dans un ordre singulièrement glorieux entre la Marraine de Charley et Contrôleur des Wagons-Lits, Cyrano entre Nos Intimes, de Sardou et Don César de Bazan. Du classique rarement. Cependant, à la Semaine sainte, on revenait à l'écrit, en annonçant tantôt Athalie, tantôt Polyeucte, c'est-à-dire à un moment où les théâtres se vidaient. Sarah Bernhardt avait bien joué Phédre, Segond-Weber et Mounet-Sully, Oedipe-Roi, Cécile Sorel et Lambert, Le Misanthrope et Firmin Gémier, Le Bourgeois Gentilhomme, lors de rapides séjours à Montréal, mais cela ne suffisait guère à entretenir le feu sacré.

Quand Radio-Canada inscrivit, il y a quelque deux ans, au programme de son Radio-Colège, des oeuvres allant de Corneille, de Racine, de Molière, à

celles de Hugo, de Musset, de Rostand et de Claudel, la satisfaction fut grande dans le monde de l'enseignement. Avec des comédiens de carrière, ses émissions théâtrales deviendraient et allaient devenir pour les professeurs de belles-lettres et les élèves une démonstration vivante de leurs cours. Les cercles littéraires et artistiques se réuniraient à leur tour car à défaut d'une scène ouverte aux chefs-d'oeuvre, la radio officielle, elle prenait une initiative heureuse entre toutes.

La radio en Angleterre a tourné également ses regards vers le grand théâtre avec Shakespeare. Aux Etats-Unis, elle donna des versions anglaises d'oeuvres classiques et romantiques, du Molière et du Rostand pour ne citer que ces deux auteurs. Elle fit plus : pour être conforme à l'idée qui avait présidé à l'institution de ce théâtre, elle fit jouer des oeuvres de Sophocle et d'Aristophane. En revenant aux écrivains classiques et romantiques, elle affirmait vouloir lutter contre les tendances de plus en plus grandes du théâtre de négoce au sein des masses. Un équilibre nécessaire, quoi !

A leur tour, des sociétés artistiques de Londres se sont intéressées à cette renaissance et leur expérience fut particulièrement convaincante. Elles dirigèrent vers les usines de guerre pour distraire l'ouvrier dans ses loisirs des troupes dont le répertoire était fait d'oeuvres de Shakespeare. Les sceptiques s'étaient esclaffés. Les ouvriers des usines trouvèrent les spectacles qu'on leur offrait aussi intéressants que ce qu'on leur avait offert jusqu'ici.

Chez nous les Compagnons de Saint-Laurent tentèrent le coup. Pour plusieurs, entreprendre une tournée avec Bérénice ou Le Cid, c'était folie. Pourtant, ils concurrencèrent avec bonheur d'autres troupes dont les spectacles avaient été annoncés à grand orchestre.

On a donc reconnu, après examen de conscience, que les classiques avaient du bon. Dans le rapport, il y a quelques années, d'un ministre des Beaux-Arts en France, Paul Boncour, — rap-

port dont nous empruntons l'un des passages, — on y signale le rôle du théâtre classique comme adjuvant dans la formation du goût et du caractère :

"Nous avons un théâtre classique incomparable. D'autres ont pu avoir des génies plus lyriques, des cerveaux plus complets : Shakespeare ou Goethe; aucun pays ne possède un théâtre aussi universel dans l'espace, aussi éternel dans le temps, qui peut être goûté par tous les pays et par toutes les époques, parce qu'il est fondé sur la seule raison, qu'il est à l'art dramatique ce que les sculptures du Parthénon sont à l'art plastique, quelque chose de définitif et de parfait, qui pénètre d'une émotion d'autant plus intense que l'expression y reste toujours un peu en deçà du sentiment qui l'anime, et qu'une passion y reste toujours un peu en deçà du sentiment qui l'anime, et qu'une passion contenue gonfle les beaux vers harmonieux comme ces jeunes seins qui soulèvent la draperie d'une statue de Pallas.

"Quand on possède une tradition classique comme celle-là, tous les efforts doivent être faits pour la mettre en pleine valeur.

"C'est d'autant plus nécessaire, et le théâtre à cet égard est appelé à avoir un rôle d'autant plus utile, que le fléchissement des études classiques est indéniable.

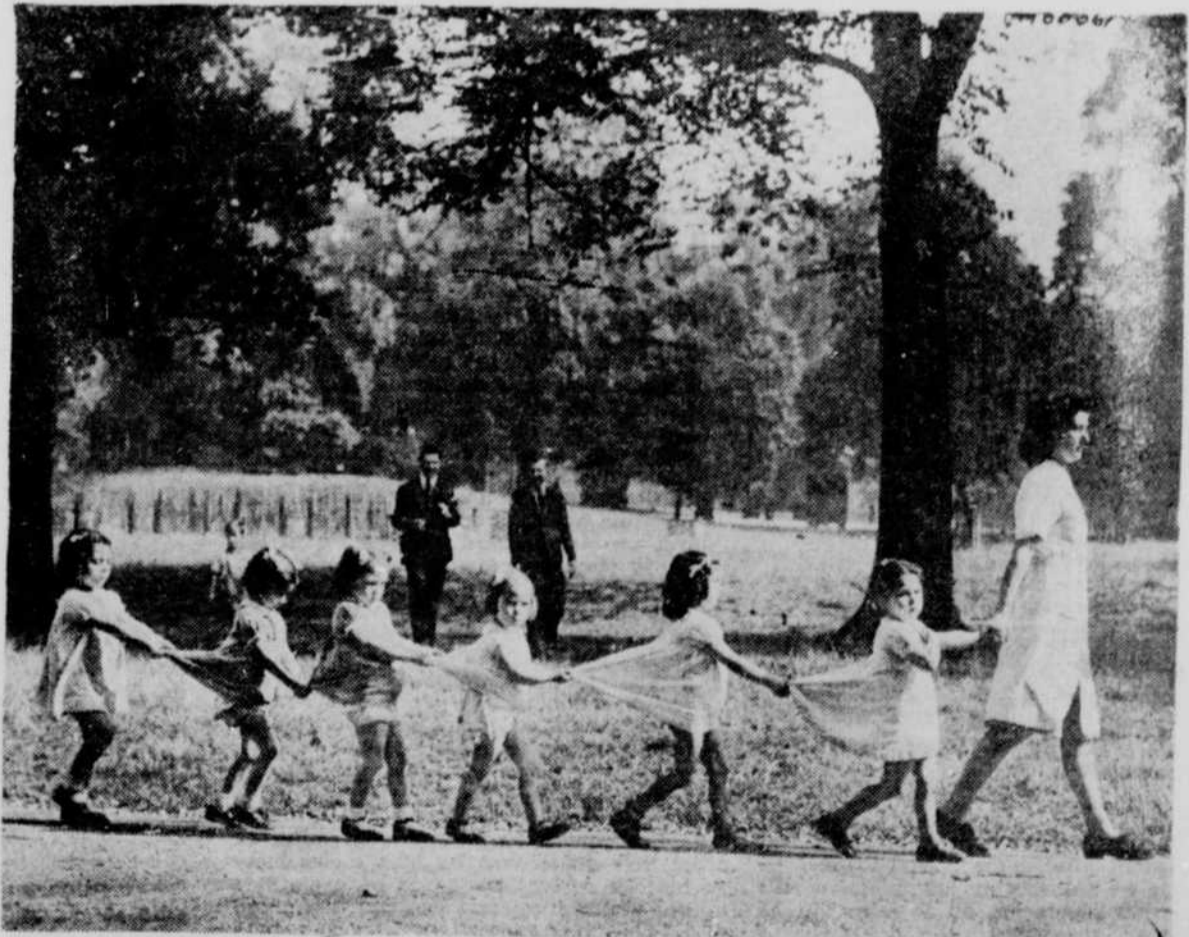
"Comme si les études classiques n'avaient pas été le fonds solide auquel s'alimenta, durant des siècles, la bourgeoisie française qui fonda la société moderne ! Comme si, au surplus, la tradition classique avait quelque chose à faire avec la politique : elle est la tradition et l'honneur de notre race, la plus haute expression de notre génie; quel que soit le régime politique qui nous gouverne, quelle que soit la forme sociale sous laquelle nous vivons, le jour où nous romprions avec elle, nous nous diminuerions du meilleur de nous-mêmes.

"Si les tragédies de Racine, de Corneille, si les comédies de Molière sont moins commentées qu'elles ne l'étaient autrefois, si, comme on l'affirme, l'enivrement de ces beaux vers ne se confond plus, comme jadis, avec les premiers troubles de la puberté, si même les leçons du professeur doivent manquer un jour, —

(Lire l'article en page 6)



● Cette photographie, prise à Londres, nous fait voir une jeune Anglaise, réfugiée de la forteresse britannique de Gibraltar, se promenant dans un parc avec quelques fillettes, évacuées, comme elle, de Gibraltar.



# LES COSTUMES en France AU DOUZIÈME SIÈCLE

## Barbe

Au douzième siècle, la barbe régnait encore en France. Pointue d'abord et placée à l'extrémité du menton, elle se modifia sensiblement; quelques-uns la réunirent pour la seconde fois avec les moustaches, de manière à encadrer la bouche; le plus grand nombre se contenta de ne point raser la lèvre inférieure, et pour la troisième fois parurent en France les barbes en toupet. Cette mode disparut sous le règne de Louis-le-Jeune; les moustaches furent elles-mêmes supprimées. Les historiens contemporains remarquent qu'il n'y eut plus que les habitants des campagnes, ou ceux qui, ayant fait le voyage de la Terre-Sainte, désiraient en conserver les marques, qui conservèrent leur barbe. Tous les mentons étaient rasés lorsque le douzième siècle expira.

Les statuts des ordres religieux, établis ou réformés pendant les douzième et treizième siècles, déterminèrent quand et comment les moines doivent couper leur barbe. Cette opération se faisait tous les quinze jours depuis l'équinoxe d'hiver jusqu'à l'équinoxe du printemps, et tous les dix jours pendant le surplus de l'année.

Les religieux laïcs ou frères convers étaient assujettis à des règles plus sévères; ils ne pouvaient se raser qu'une fois chaque mois. La manière dont ils devaient se raser le visage et la tête différait de celle prescrite aux autres religieux. Le convers qui s'écarterait de la forme voulue était condamné, pour la première fois, à ne manger que du pain et à ne boire que de l'eau pendant quatre samedis consécutifs; et en cas de rechute, à la prison.

## Costume de Louis VII

La figure de Louis VII, dit le Jeune, dont nous donnons un dessin, est empruntée au célèbre manuscrit de Don Tillet; c'est la copie de la statue qui décorait la tombe de ce monarque, à l'abbaye de Barbeau. Cette statue était colorée et dorée, et les couleurs adoptées par Du



\* Louis VII, dit le Jeune. — D'après Montfaucon.

(1).—Neuvième article, reproduit du "Magasin pittoresque", avril 1844. — Voyez les numéros du "Supplément" du 14 et du 28 février, du 28 mars, du 11 avril, du 9 mai, du 6 juin, du 18 juillet et du 1er août 1943.

Tillet pour chaque partie du vêtement sont exactement les mêmes que celles de la statue. Le costume de ce prince est conforme à tout ce que l'on connaît de ce genre. On remarque seulement, sur la manche de la tunique de dessous, à l'endroit du coude, une pièce brodée, de forme quadrangulaire, terminée par de petites pattes. La large bande ornée qui traverse le buste sous le manteau semble être une première ceinture placée très haut et d'une manière inusitée.

## Costume de femmes et d'hommes de différentes conditions

Lévesque de la Ravallière a publié, dans le t. XVIII des Mémoires de l'Académie des inscriptions, quelques bas-reliefs d'ivoire représentant divers sujets empruntés à un roman de chevalerie. Les figures portant le costume adopté sous Louis-le-Gros; on y voit une reine avec une robe boutonnée par devant; les man-



\* Prince, princesse, arbalétrier. — D'après Herbé.

ches le sont aussi depuis le coude jusqu'à la main; le manteau, ouvert par côtés pour y passer les bras, est garni d'un grand collet qui laisse le haut de la poitrine découvert, et se termine par deux grandes pointes. Les robes des autres femmes ne diffèrent de celle de la reine qu'en ce qu'elles ne sont pas ouvertes par devant; quelques robes ont une double manche; celle de dessus s'élargit en descendant, et se termine au haut de l'avant-bras. Plusieurs femmes n'ont qu'un simple ruban autour de la tête. Les dames de la cour portent ce ruban garni de fleurs ou de fleurons; plusieurs ont de plus une espèce de mentonnière, et d'autres un claqué-oreille, coiffure dont les bords étaient pendants. Celles qui sont dans la foule, parmi le peuple, ont un voile ou un chaperon. Dans ces mêmes bas-reliefs, l'habit des hommes ne diffère de celui des femmes qu'en ce qu'il ne descend qu'à mi-jambes. Leur chaperon, festonné quelquefois par le bas, couvre leurs épaules et le haut de la poitrine, et ils ont un bonnet par-dessous.

## Costumes militaires.

Les chevaliers portent une jaque de mailles qui couvre les bras et les jambes; ils portent aussi une cotte d'armes qui tombe jusqu'aux genoux; une grève ou plaque de métal couvre le devant de leurs jambes; leur casque est garni d'une

visière; leur lance, terminée par une espèce de trèfle et ornée d'une flamme, est du genre de celles qu'on appelait



\* Noble et dames nobles. — D'après Beaumier.

courtoises. La jaque de mailles avait quelquefois un capuchon de même, sur lequel on mettait un casque rond fait comme une calotte profonde.

Le piéton arbalétrier que nous publions est tiré d'un ancien monument contemporain. Il est revêtu d'une de ces jambes de cuir de cerf, espèce de justaucorps que, plus tard, Louis XII fit prendre aux francs-archers. Ces jaques, bourrées entre les toiles ou l'étoffe dont elles étaient composées, s'appelaient aussi hucque, et gambessou ou gambeson. Le chaperon, casque ou bonnet de mailles, servant d'armure de tête, et auquel on donnait également le nom de chapeau et de chapelet, est d'une seule pièce, ainsi que le gorgerain. Une robe sans manches, passée par-dessus le justaucorps, s'arrête à mi-jambes. Une arbalète complète l'habillement de ce fantassin. Le concile de Latran défendit, en 1139, l'usage de l'arbalète. Louis-le-Jeune se conforma à cette dé-

cision, et on ne reprit cette arme que sous Philippe-Auguste.

Les Templiers, ou chevaliers de la milice du Temple, institués au commencement du douzième siècle par les croisés français, portaient un habit et un manteau blancs, d'abord sans croix, puis ornés d'une croix rouge. En temps de guerre, ils étaient cuirassés, avec une rose blanche et un manteau par-dessus la cuirasse. Leur coiffure ordinaire était une esuèce de petite capuce. Les écuyers, frères servants ou domestiques n'avaient que des manteaux noirs; et s'ils n'en trouvaient point de noirs, ils devaient, d'après les statuts de l'ordre, les porter de l'étoffe que fournissaient les pays où ils étaient, mais de couleur commune.

## Costume des laboureurs

Au douzième siècle, le vêtement principal des laboureurs est le sayon, qui ne passait pas les genoux. Mais la plupart d'entre eux mettent par dessus un surtout ample et court, de forme variée, et dont les noms devaient varier comme la forme. Chez l'un, ce surtout, pourvu d'un capuchon, ressemble exactement au bardocuculle gaulois; chez l'autre, ce vêtement, sans ouverture latérale et sans manche, est la chasuble primitive, *casula*, ainsi appelée, parce qu'elle enveloppait l'homme comme une petite maison. Or, cette espèce de fourreau, dont les vicissitudes de la mode firent abandonner l'usage aux seuls ecclésiastiques dans l'exercice des fonctions du sacerdoce, était primitivement, c'est-à-dire vers la fin de la domination romaine, commun à toutes les classes de la société. On ne doit donc pas s'étonner de le retrouver au douzième siècle chez les habitants de la campagne, enclins, comme on sait, à se transmettre leurs habitudes de génération en génération pendant des siècles.

## Le chaperon et autres ornements de tête

Le chapeau était un ornement de tête dont quelques auteurs font remonter l'origine jusqu'aux premiers temps de la monarchie. Molé au contraire, dans son histoire des Modes françaises, pense que cet ajustement, adopté par l'un et l'autre sexe, ne parut en France que vers le douzième siècle; il succéda aux chapes, dont il n'était qu'un diminutif, ou plutôt dont il faisait partie. Cette coiffure fut longtemps à la mode; et l'on

● Lire la suite en page 11



\* Templiers. — D'après Millies.



# SURVIVANCE FRANÇAISE

OCTOBRE 1943

## La Vérendrye AUX ROCHEUSES

Avant d'exposer l'oeuvre des La Vérendrye, fixons d'abord quelques points d'histoire suggérés par le tableau de l'artiste Rolland Boulanger. La scène représente le fils de l'explorateur, Pierre, arrêté devant la barrière hautaine des Rocheuses qui lui obloquent l'accès à la mer de l'Ouest. C'est le premier janvier 1743, que les pics neigeux des montagnes surgirent à la vue des chercheurs. La Vérendrye était le premier blanc à voir les Rocheuses, mais cette découverte ne lui procura aucune joie. C'est la mer de l'Ouest qu'il voulait atteindre: Il était réservé à un Ecossais, Alexander Mackenzie, de parachever, en juillet 1793, cette entreprise audacieuse.

Même incomplet, le programme d'exploration des La Vérendrye prenait quand même une envergure impressionnante. Il projetait, à mille milles

au-delà des Grands-Lacs, l'essor conquérant de la race française. Après 1743, la race française domine pratiquement toute l'Amérique du Nord, réserve faite des territoires vitaux cédés honteusement lors du traité d'Utrecht, en 1763.

L'homme qui avait conçu et mené à bien cette entreprise, était né en terre trifluvienne le 17 novembre 1655. Fils du gouverneur des Trois-Rivières, et petits-fils, par sa mère de l'illustre Pierre Boucher, Pierre Gaultier de Varennes portait en ses veines une hérédité de courage et d'audace constructive. Le climat trifluvien, tout chargé du dynamisme aventureux des coureurs de bois les plus réputés de l'histoire, exerça aussi une profonde influence sur son âme. Vers la vingtaine, il passe en France et guerroya avec cranerie aux côtés des meilleurs sol-

datés du royaume. En 1709, il reste étendu parmi les morts, sur le champ de bataille ensanglanté de Malplaquet. Son corps haché de neuf blessures garde toutefois assez de vitalité pour sortir vainqueur de l'épreuve. On le renvoie alors au Canada, sans titre et sans solde.

En 1712, il épouse, aux Trois-Rivières, Marie-Anne Dandonneau. Pour l'empêcher de mourir de faim, le gouverneur Vaudreuil lui octroie un permis de traite à la Gabelle, sur le St-Maurice. Les profits que lui procure ce maigre privilège lui permettent tout juste de vivre. Un homme de sa trempe ne peut se contenter d'une existence de petit commerçant. Il caresse de plus vaste projets.

Après quinze années de patience méritoire, il peut enfin monter au lac Supérieur, en 1727. Il se trouvera alors à l'extrémité des terres connues. Son poste de commandant d'un fort de traite lui donne la chance de causer souvent avec les Indiens. Il se renseigne sur les terres lointaines, dessine des cartes, étudie des itinéraires. Dans un mémoire au gouverneur Beauharnois, il sollicite la permission d'aller à la découverte de la mer de l'Ouest. La Cour de France refuse de fournir l'argent nécessaire; elle autorise cependant M. de la Vérendrye à risquer l'aventure, mais à ses frais, risques et périls.

Tout ce qu'on peut offrir, c'est un privilège de traite, moyennant quoi, le découvreur devra assumer des charges énormes de salaires, de vivres, de canots, de marchandises d'échange, etc... La Vérendrye parvient à intéresser des marchands de Montréal à son projet. Il leur cède d'avance tous les profits de la traite, en retour, les marchands fourniront les subsides nécessaires.

Le 8 juin 1731, la flottille de la Vérendrye, chargée à pleins bords et conduite par une cinquantaine d'avironneurs, quitte la ville de Montréal. Quatre-vingts jours plus tard, les canots atteignent l'extrémité du lac Supérieur. La plupart des hommes sont à bout de forces et de patience. Ils refusent d'affronter les neuf milles de piste du Grand Portage. Avec une poignée d'hommes choisis parmi les plus courageux, La Jemmarais, neveu du chef poursuit le voyage jusqu'au lac La Pluie où il construit un poste. Au printemps de 1732, le gros de l'expédition le rejoint et on pousse la marche jusqu'au lac des Bois, où la Vérendrye érige le fort Saint-Charles. L'année suivante, 1733, le groupe atteint le lac Winnipeg et y bâtit un troisième établissement fortifié.

La Vérendrye avait droit de se réjouir. En peu de temps, il était parvenu au seuil des immenses plaines à 1,600 milles de Montréal. Mais les marchands n'étaient pas satisfaits. Ils coupèrent les vivres à l'explorateur qui dut revenir parlementer avec ses bailleurs de fonds. Par des prodiges de persuasion, La Vérendrye obtint d'autres avances et il repartit de nouveau pour l'Ouest en 1735.

Cette fois, il amenait son quatrième fils, Louis, âgé de 18 ans. Ils se trouvaient cinq maintenant, à travailler et à se dépenser pour la gloire de la France. L'année 1736 fut cruelle. La Jemmarais, neveu et collaborateur principal du découvreur, mourut; un peu plus tard, les Sioux massacrèrent dix-neuf Français, plus le Père Aulneau et le fils aîné du commandant, Jean-Baptiste. Pour comble d'épreuves, les mesquineries des commerçants de Montréal forcèrent la Vérendrye à retourner en hâte au Saint-Laurent. Une fois de plus, il dut se défendre et recommencer des plaidoyers humiliants. A la fin de septembre 1738, il est de retour au lac Winnipeg. Pour gagner le temps perdu, il commence immédiatement l'exploration des plaines. Alors qu'il se trouve à 400 milles à l'intérieur, de nouvelles tracasseries le forcent à entreprendre un troisième pèlerinage douloureux à Montréal.

Parti des plaines en 1740, La Vérendrye y revient à l'automne 1741.

Au printemps de 1742, il dépêche son fils, Pierre, avec quelques Français, auprès d'une tribu qui a promis de les conduire à l'Océan. Le 1er janvier 1743, l'envoyé se heurte à la muraille des Rocheuses. Il veut tenter l'escalade, mais ses guides refusent de l'accompagner. Il oblique alors vers le sud espérant découvrir une trouée dans le rempart qui le sépare de l'Océan. Mais l'obstacle est sans fissure. Le 2 juillet 1744, retour au fort La Reine. Le Père n'est plus là. Une quatrième fois il a dû se rendre à Montréal. La situation y est pire que jamais. La calomnie jalouse a tout gâté, ruiné,

## La rentrée des classiques

(suite de la page 3)

notre goût vers les sources pures de notre tradition nationale, qu'au moins, sous une forme moins sévère et plus vivante, le théâtre soit là pour maintenir dans l'ensemble du public un peu de la culture qu'une déplorable tendance tend à faire sortir de nos programmes universitaires."

C'est s'exprimer en éducateur sensé et en patriote. Ses paroles appliquées à l'oeuvre de Radio-Canada ont un sens beaucoup plus grand que ce qu'a voulu faire entendre le ministre français, Car Radio-Canada ne se proposait pas d'atteindre uniquement l'élite. Il a offert ses émissions aux auditeurs de tous les milieux, aux bacheliers comme aux autres, à tous ceux qui aiment le théâtre. Parmi les bacheliers, beaucoup n'apprirent d'une oeuvre de Corneille et de Racine que les quelques passages exigés aux examens sans faire cas de l'oeuvre même. L'abondance des matières est indigeste, c'est entendu. Mais rien cependant ne pouvait les empêcher, leurs études terminées, de lire les ouvrages dramatiques qu'on leur avait dit être des chefs-d'oeuvre. Ce qu'on a été obligé d'étudier et d'étudier à la hâte en face d'un programme déjà chargé n'intéressera guère. Il est indéniable cependant que des jeunes gens dont on admirait au collège ou à l'université le talent et la science n'ont souvent découvert Le Cid ou Le Misanthrope qu'à un âge avancé à un moment où la lecture remplace d'autres distractions.

Pour les autres, ceux qui n'ont pas fait d'études, ce fut une révélation. Ils n'ont pas vu dans Andromaque ou dans Célime un sujet effarant d'étude mais une pièce tout simplement comme ils en auraient applaudi à la scène. Les notes explicatives qui précédaient à Radio-Collège telle ou telle tragédie suppléaient à la mise en scène. Il est vrai que dans le théâtre de Corneille et de Racine, les répliques sont si claires, si coordonnées et si humaines que rien de ce qu'elles veulent exprimer n'échappe à l'esprit: Ici, on se dispense volontiers du décor. S'il en avait été autrement, les spectateurs de jadis n'auraient pu suivre les scènes étant donné qu'on jouait à la chandelle et que ceux de l'arrière-parterre ne voyaient guère ce qui se déroulait sur le plateau.

Radio-Canada reprendra prochainement, c'est-à-dire le dix octobre, les émissions du théâtre classique. Il a adopté pour cette année une formule nouvelle. Au lieu de jouer une pièce en entier, en une seule fois, il échelonnera ses cinq ou six actes sur une période de plusieurs semaines. Cela permettra au commentateur d'expliquer chaque acte et chaque scène avec plus d'aisance.

Que tous les auditeurs en profitent.

Yéopold HOULE,  
M.S.R.C.

honne, villipendé, l'explorateur doit se démettre.

Le gouverneur Beauharnois, de retour en France, plaida vigoureusement la cause de son protégé. Il obtint une réhabilitation complète. Le ministre Maurepas envoya même au découvreur la décoration convoitée de la Croix de Saint-Louis. Cette réparation tardive ranima les énergies de l'homme qui avait tout sacrifié, depuis seize ans, pour réaliser son grand dessein. Mais les forces du courageux lutteur étaient usées par les fatigues et les peines morales. La Vérendrye mourut, le 5 décembre 1749, au moment où il se préparait à rejoindre ses fils à la-bas.

MOT D'ORDRE DU MOI.

La carrière des La Vérendrye est une leçon de constance inébranlable dans les entreprises. Apprenons d'eux à ne pas nous laisser abattre par les épreuves et les contradictions. Retenons que le succès n'est jamais l'effet de la chance ou du hasard. Il se conquiert de haute lutte!

### LE COMITÉ PERMANENT DE LA SURVIVANCE FRANÇAISE EN AMÉRIQUE



1743

La Vérendrye en face des Rocheuses

Malgré des épreuves et des contretemps insurmontables, les explorateurs français réussirent à compléter la découverte de l'Amérique. Durant deux années, les La Vérendrye multiplièrent leurs efforts pour franchir les limites accidentées du pays et atteindre enfin la Mer de l'Ouest. Le 1er janvier 1743, les rochers des La Vérendrye s'élevaient. Le mur formidable des Rocheuses se dressa à eux et les força à rebrousser chemin.

1943		OCTOBRE					1943	
Dimanche	Lundi	Mardi	Mercredi	Jeudi	Vendredi	Samedi		
						<b>2</b>		
<b>3</b>	<b>4</b>	<b>5</b>	<b>6</b>	<b>7</b>	<b>8</b>	<b>9</b>		
<b>10</b>	<b>11</b>	<b>12</b>	<b>13</b>	<b>14</b>	<b>15</b>	<b>16</b>		
<b>17</b>	<b>18</b>	<b>19</b>	<b>20</b>	<b>21</b>	<b>22</b>	<b>23</b>		
<b>24-31</b>	<b>25</b>	<b>26</b>	<b>27</b>	<b>28</b>	<b>29</b>	<b>30</b>		

## LE BONHEUR VRAI DE LA FAMILLE

### IX. — UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

Le foyer domestique peu à peu se transforme; les uns s'en vont, de nouveaux visages apparaissent et la famille se renouvelle.

Cette jeune fille, dont l'entrée en religion a fait verser tant de larmes, se dispose à faire un pas décisif, à prendre un solennel engagement. Il s'agit pour elle de se vouer définitivement au service de Dieu. Depuis deux ans, elle étudie sa vocation dans un monastère, s'exerçant aux travaux qui seront la grande occupation de toute sa vie. A elle de déclarer si ses épaules peuvent porter ce fardeau; à ses supérieurs le devoir de prononcer si cette enfant est appelée de Dieu à ce genre de vie. L'expérience du noviciat a dû résoudre ce problème.

De part et d'autre, la réponse est favorable. La famille chrétienne, de son côté, est tout heureuse d'offrir au Seigneur un de ses membres. La mère surtout est fière de voir une de ses filles choisies pour épouse par le Roi des rois, honneur et consolation capables de faire accepter bien des sacrifices.

Quelle touchante cérémonie! Une jeune fille modeste, pieuse, aimante, méprise toutes les alliances terrestres. Elle veut donner la main à un époux parfait, sans défaut, d'une beauté ravissante, d'une sainteté incomparable, puissant et immortel.

Les alliances de la terre sont souvent visitées par les regrets et les larmes; elles finissent à la tombe. L'âme religieuse contracte une union spirituelle et pour l'éternité. Son divin Epoux lui demeure ra fidèle, il ne mourra jamais.

Cette nouvelle épouse du Christ est parée pour le jour de ses noces. On la voit recueillie et émue; elle prononce la formule de ses solennelles promesses, aux pieds de son Dieu qui l'accepte comme une victime sans tache. La joie débordante de son cœur; son visage est transfiguré.

Cette joie est partagée par tous les membres de sa pieuse famille. La distance va les séparer; mais la foi, la vertu les tient d'une manière indissoluble. La nouvelle religieuse ne sera pas le moins aimante de toutes ces âmes. Son existence va être vouée au service de son Créateur et au salut du prochain. Sa vie de prières, d'immolations attirera sur sa famille, qu'elle a quittée pour Dieu, les abondantes bénédictions du ciel.

Elle n'est donc point perdue pour ses parents pas plus que le jeune homme qui se sépare du monde, pour embrasser l'état ecclésiastique.

Victor VIEILLE, S.-J.

● La production actuelle de casseroles et de bouilloires en Grande-Bretagne n'en permet plus qu'une seule à tous les quatre ans.

## Le savez-vous... ?

On trouvera les réponses en page 8

1.—Quelle question est connexe au respect de notre langue ?

2.—Quelle est l'origine des "bleus" ?

3.—Les poissons peuvent-ils avoir le "mal de mer" ?

4.—Quand fut construit le premier hôpital de Montréal ?

5.—De quelle façon l'intendant Bigot voulut-il empêcher les animaux d'errer sur les terres des cultivateurs des banlieues ?

6.—Les hauts fonctionnaires du temps de Murray étaient-ils tenus de résider au Canada ?

# LE NOMBRE DES CATHOLIQUES

DANS LE MONDE

Le supplément annuel de l'Encyclopédie Britannica (1943) place la population catholique du monde, en 1942, entre 399 et 400 millions de fidèles. D'après la même source, l'Eglise compte 49 cardinaux, 13 patriarches, environ 2,000 archevêques et évêques, plus de 300,000 prêtres et 789,338 membres d'ordres religieux.

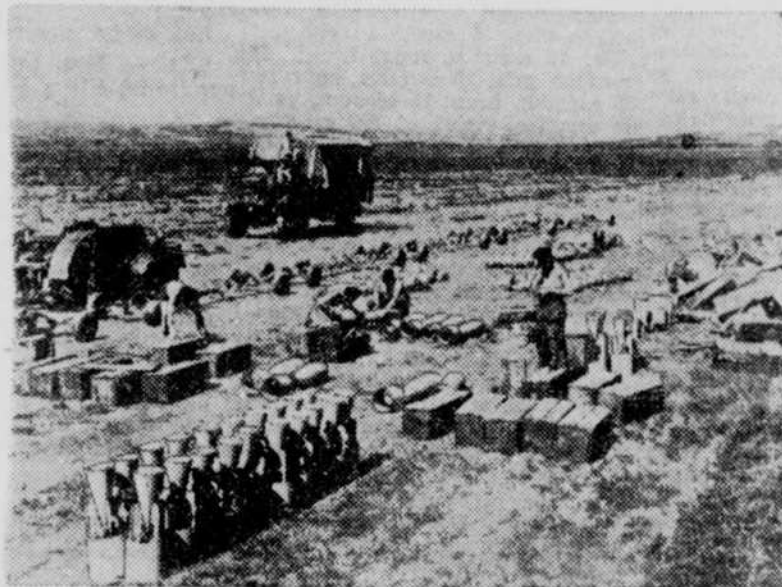
Le World Almanac estime que la population catholique mondiale est de 338,365,939 et la divise ainsi par continents : Amérique du Nord, 47,056,724; Amérique du Sud, 60,836,143; Europe, 203,944,323; Asie, 9,213,413; Afrique, 6,865,072; Océanie, 10,468,764.

AU CANADA

Selon le recensement général de 1941, voici la population totale et la population catholique de chaque province :

	Total	Catholique
Alberta . . . . .	796,169	191,343
Colombie Britannique . . . . .	817,861	113,232
Ile du Prince-Édouard . . . . .	95,047	42,743
Manitoba . . . . .	729,744	203,259
Nouveau-Brunswick . . . . .	457,401	220,454
Nouvelle-Ecosse . . . . .	577,962	188,944
Ontario . . . . .	3,787,655	882,369
Québec . . . . .	3,331,882	2,394,621
Saskatchewan . . . . .	895,992	243,734
TOTAL . . . . .	11,489,713	4,980,749

## LES ARMURIERS DU C.A.R.C. AU FRONT



● Sur tous les fronts où se poursuit présentement la guerre, les armuriers du C. A. R. C. doivent faire preuve d'un courage à toute épreuve, afin d'armer les avions souvent sous le feu des bombes et de la mitraille ennemie. Ce sont eux qui préparent les bombes, qui remplissent les porte-bombes des avions, qui chargent les mitrailleuses. Et le tout doit être accompli en un temps record, car l'ennemi, lui, n'attend pas. Aussitôt arrivés, il faudrait que les avions décollent de nouveau, pour aller combattre.

## Mort d'un prêtre qui gagna un procès contre Hitler

Le R. P. Carl-Oscar de Soden, prêtre et baron allemand qui gagna jadis un procès en diffamation contre Adolf Hitler, vient de mourir à New-York, à l'âge de 45 ans.

Le Père de Soden, descendant d'une vieille famille bavaroise, pratiqua le droit et s'occupa très activement de politique en Bavière avant de devenir prêtre en 1931. Il fut toujours un adversaire d'Hitler, et en 1920, alors que le dictateur allemand était politicien presque inconnu, le Père de Soden fut mêlé à une controverse entre Hitler et un homme politique de Bavière.

Hitler, dont le génie pour l'invective est maintenant bien connu, publia alors un article diffamatoire contre le baron de Soden. En juin 1920 celui-ci intenta un procès en diffamation à Hitler, qui fut forcé par le tribunal à publier une rétraction et des excuses. Le baron de Soden continua à lutter contre le parti nazi et à avertir les Allemands que la situation du pays favorisait la renaissance du nationalisme à outrance.

En 1928, il entra au séminaire d'Innsbruck et fut ordonné prêtre trois ans plus tard. Par la suite il put vivre en Allemagne à l'abri de la vengeance d'Hitler, parce que la Gestapo le cherchait parmi les avocats de Bavière. Mais en 1939, un peu avant la déclaration de la guerre, il

dut s'enfuir d'Allemagne. Il vécut en Suisse jusqu'en 1941, alors qu'il vint se réfugier aux Etats-Unis. Depuis son évasion d'Allemagne, le mauvais état de sa santé ne lui avait permis de s'acquitter que de ses devoirs sacerdotaux les moins ardues.

(The Tablet, Brooklyn, 14 août 1943.)

● Le Premier Ministre de l'Australie annonçait récemment qu'en janvier 1943, la marine australienne avait augmenté en force de 23% depuis le début de la guerre, l'aviation de 2000% et l'Armée de 250%. Au mois de mai, 1943, la Nouvelle-Zélande comptait 60,000 hommes outre-mer et autant de mobilisés pour la défense au pays. Le personnel de la Marine se chiffre à 7,500 (700 avant la guerre), l'Aviation plus de 30,000 (1,250 avant la guerre).

● L'armée canadienne est 100 fois plus puissante qu'avant la guerre; les navires de la Marine Royale canadienne sont 33 fois plus nombreux en comparaison du chiffre avant la guerre; l'Aviation est de 200 fois plus forte qu'en 1939.

## LE PETIT COURRIER SANCTORAL

LES SAINTS DE LA SEMAINE

26 septembre

Saint Cyprien et sainte Justine, martyrs à Nicomédie;  
Vénérable Honoré de Paris, de l'Ordre des Capucins;  
Saint Jean de Méda, fondateur du Troisième Ordre des Humiliés;  
Saint Nil le Jeune, abbé de Grotta-Ferrata;  
Saints Martyrs canadiens.

27 septembre.

Saint Come et saint Damien, martyrs;  
Saint Elzéar de Sabran, confesseur;  
Sainte Hiltrude, vierge;  
Judith, libératrice du peuple d'Israël.

28 septembre.

Bienheureux Bernardin de Feltre, franciscain, fondateur du premier Mont-de-Piété pour le soutien des pauvres;  
Saint Chariton, abbé en Palestine;  
Saint Ennemond, évêque de Lyon et martyr, patron de la ville de Saint-Chamond;  
Sainte Eustochie, vierge, fille de sainte Paule;  
Saint Exupère, évêque de Toulouse;  
Saint Wenceslas, martyr;  
Sainte Loba, religieuse;  
Bienheureux Simon de Roxas, religieux Trinitaire;  
Saint Thiémond, archevêque de Salzbouurg et martyr.

29 septembre.

Bienheureux Charles de Blois, duc de Bretagne;  
Bienheureux Jean de Gand, surnommé l'Ermite de Saint-Claude, précurseur de sainte Jeanne d'Arc;  
Saint Cyriaque, moine de Palestine;  
Vénérable Jean-Augustin Adorno, fondateur des Clercs Mineurs;  
Bienheureux Jean de Montmirail, religieux de l'Ordre de Cîteaux;  
Saint Michel Archange, prince des Milices célestes et protecteur de l'Eglise militante.

30 septembre.

Saint Grégoire l'Illuminateur, évêque, apôtre de l'Arménie, et les saints Martyrs Ripsime et Gaïana;  
Saint Jérôme, directeur;  
Saint Simon de Crépy, comte de Vermandois;  
Sainte Sophie et ses filles Foi, Espérance et Charité, martyres.

1er octobre.

Vénérable Jean de Palafox, évêque d'Angelopolis et ensuite d'Osma;  
Saint Piat, apôtre de Tournai et martyr;  
Saint Remy, archevêque de Reims et apôtre des Francs.

2 octobre.

Les saints Anges;  
Saint Léger, évêque d'Autun, martyr.

● Le Général Smuts a récemment remporté une brillante victoire électorale en Afrique du Sud, dans un programme faisant appel à la continuation de la guerre. Ce fut une grande victoire, la contribution de l'Afrique du Sud ayant été inestimable pour la cause des Alliés. Les forces mobiles sud-africaines et l'Aviation ont joué un rôle très important dans la victoire remportée dans l'Afrique de l'Est en 1941. (Leurs avions, expédiés à Kenya avant l'entrée en guerre de l'Italie, bombardèrent les positions de celle-ci à Eréttrie, six heures après la déclaration de guerre par l'Italie). Elles ont aussi pris part aux victoires remportées en Afrique du Nord et des unités ont combattu à Madagascar. La Marine Sud-Africaine est active, non seulement dans les eaux environnantes, mais elle coopère avec la Marine Royale dans la Méditerranée depuis 1940 — et des milliers de Sud-Africains font partie de la Marine Royale et de la Royal Air Force.

# Le savez-vous...?

Réponses aux questions posées en page 7

1.—Nos traditions sont connexes au respect de notre langue. A l'heure actuelle, ces traditions ne sont plus aussi vivaces. Noire engouement pour les coutumes américaines est sur le point de tuer les traditions qui ont toujours fait notre force.

2.—Il est des mots qui font fortune. Le mot "bleu" désignant, en France, les nouvelles recrues en est un, et cependant son origine est bien naturelle. Sous Louis XVIII, les troupes d'infanterie portaient des pantalons bleus. Cela ne faisait pas l'affaire d'une région, la Provence, où se faisait la culture de la garance. C'est pour éviter la mort de l'industrie de la garance qu'il fut décidé que l'infanterie serait dotée de pantalons rouges. Il fallait bien cependant utiliser les anciens stocks d'effets. Or, à cette époque, les jeunes recrues n'avaient pas immédiatement l'autorisation de sortir en ville et devaient rester plusieurs semaines à la caserne. Pendant ce séjour, il fut décidé que les soldats useraient les vieux pantalons bleus. Naturellement, les anciens s'empressaient de les appeler ironiquement les "bleus".

3.—Il paraît que les poissons ont le mal de mer. C'est du moins ce qu'a constaté le célèbre biologiste Mackenzie. Il avait reçu la mission d'accompagner sur l'Atlantique trois aquariums destinés à l'Institut Océanique d'Halifax. La mer étant mauvaise, le savant constata que ses élèves donnaient des signes non équivoques d'indisposition, signes qui disparurent lorsque cessa la traversée.

Il s'agissait pourtant, non de poissons d'eau douce, mais de pois-

sons de mer habitués au flux et au reflux de l'océan, à ses tempêtes, à ses colères. Tout au moins jusqu'ici croyait-on à cette habitude. Bientôt peut-être on nous apprendra que, à chaque fureur de l'onde, requins, baleines (les mammifères marins aussi sans doute), daurades et merlandes souffrent de nausées et de vertiges.

4.—Mademoiselle Jeanne Mance était venue avec les fondateurs de Villemarie dans le but de fonder un hôpital. Elle avait eu des entrevues secrètes avec une insigne bienfaitrice, la duchesse de Buillon, qui lui avait donné la somme de 40.000 livres pour l'accomplissement de cette oeuvre. En 1644, le roi accorda des lettres patentes pour l'érection de cette bâtisse. On inaugura la nouvelle institution à l'automne de 1645.

5.—A plusieurs reprises l'intendant avait enjoint les cultivateurs de clôturer leurs fermes et de renfermer leurs animaux pour les empêcher d'empiéter sur les propriétés voisines. Bigot, pour sa part, s'aperçut que plusieurs résidents de la ville qui ne possédaient pas de champs laissaient leurs animaux vaguer au hasard. Et, comme l'amende imposée aux propriétaires des bêtes qui causaient des sévices était trop minime, les cultivateurs devaient subir des pertes considérables. L'intendit et imposa une amende de dix livres pour un cheval et de trois livres pour une vache ou un boeuf empiétant sur la propriété d'autrui.

6.—Les hauts fonctionnaires du Canada n'étaient pas tenus de résider au pays pour exercer leurs fonctions. Le fait peut sembler pa-

## UNE BESOgne MORTELLEMENT DANGEREUSE

Les prisonniers polonais du camp de Dacnau sont employés, depuis quelque temps, à une besogne, qui présente un danger mortel. Les Allemands se servent d'eux pour leur faire "neutraliser" les bombes de 2 et 4 tonnes de la RAF, qui n'ont pas éclaté. Ces bombes, profondément enfoncées dans la terre, éclatent souvent lorsqu'elle sont retirées pour être déchargées et déchiquent alors toute l'équipe qui travaille à leur "neutralisation".

## A propos de TIMBRES

### PORTUGAL

Plusieurs timbres du type "Caravelle" viennent d'arriver du Portugal. Ce sont des timbres des dénominations suivantes: 5 centavos, noir; 10 centavos, gris-bleu; 15 centavos, vert pâle; 20 centavos, gris-bleu; 50 centavos, rouge; 1,75 escudo, bleu foncé; 2 escudos, rouge-brun; 2,50 escudos, rouge-orange; 3,50 escudos, turquoise-bleu; 5 escudos, chocolat pâle; 10 escudos, rouge-brun; 15 escudos, gris; 20 escudos, pourpre; 30 escudos, brun; 35 escudos, vert; 50 escudos, violet, et 100 escudos, rouge foncé.

radoxal. Il n'en est pas moins réel. Ce contrôleur des revenus et des dépenses aurait bien dû normalement être sur les lieux. Cependant, les lettres patentes de nomination de Thomas Mills lui permettaient de demeurer en Angleterre et de se faire remplacer au pays par un ou plusieurs substituts. Son salaire s'élevait à 200 livres sterling.

# MOTS pour RIRE

## Au bureau de Poste

Une brave paysanne se présente au guichet et demande un timbre pour Nantes. On lui donne un timbre de quinze centimes, qu'elle considère avec une certaine méfiance. Puis, s'adressant à l'employé :

— C'est-y bien pour Nantes, au moins.

— Parbleu !  
— Ah ! c'est que, voyez-vous, j'en ai acheté un hier pour Brest, et il était de la même couleur.

## Emotion

Madame. — Tu te souviens de la montre en or que tu as perdue, il y a quelques années ?

Monsieur. — Parfaitement !

Elle. — Eh bien ! tout à l'heure je retrouve ce vieux gilet... Et qu'est-ce que je trouve dans la poche ?

Lui. — La montre !!!

Elle. — Non, mais... "le trou" par lequel elle a dû tomber.

## Professeur distraît

A l'Ecole Polytechnique, quand il avait achevé sa démonstration sur le tableau, il ne manquait presque jamais d'essuyer les chiffres avec son mouchoir et de remettre dans sa poche le torchon traditionnel.

## La croissance

Jacques (quatre ans) a le hoquet, le soir, et ne peut s'endormir. Il s'étonne et demande à sa mère :

— Maman, qu'est-ce qui fait ce bruit ?

— Tu as le hoquet, mon enfant. Tu grandis, sans doute...

Le lendemain, Jacques, triomphant, dit à son frère :

— Tu sais, Paul, j'ai grandi cette nuit; j'ai entendu le bruit que "ça faisait".

## Bon coeur

Lili rencontre en promenade une petite fille pauvre à qui elle donne une pièce. La mendiante la regarde de ses yeux étonnés et lui dit :

— Tu es bien heureuse; c'est la maman qui te donne sans doute ces jolis sous ?

— Oui, répond Lili, et toi, tu n'as pas une maman ?

— Oh ! non, dit la mignonne; elle est morte.

— Vois-tu, reprend Lili, si j'avais deux, je t'en donnerais bien une, mais je n'ai que la mienne, je vais te donner cependant ma petite Sainte Vierge.

Et avec la permission de la maman, elle met dans la main de la fillette une belle médaille.

## Les modes Empire

— Tu vois, moi aussi, pour compléter la toilette, il me manque le "ridicule" de l'époque.

— Je trouve, au contraire, qu'il ne manque nullement.

## Inconsolable

X. rencontre un ami qui lui dit :

— Depuis que tu es veuf, tu n'as pas quitté le cabaret !

— C'est pour me consoler.

— Et ça va durer longtemps ?

— Oh ! je suis inconsolable !

● Il s'agit de trouver une tête de mule et tout un écureuil. Ils sont là, devant vous. Trouvez-les.



## Payé de la même monnaie

Swift, étant prêt à monter à cheval, demande ses bottes; son domestique les lui apporte. "Pourquoi ne sont-elles pas nettoyées ?" lui dit le doyen de saint Patrick.

C'est que monsieur va les salir tout à l'heure dans les chemins; j'ai pensé que ce n'était pas la peine de les nettoyer". Un instant après, le domestique ayant demandé à Swift la clef du buffet : "Pourquoi faire ?" lui dit son maître. — Pour déjeuner. — Oh ! reprit le doyen, comme vous aurez encore faim dans deux heures d'ici, ce n'est pas la peine de manger à présent".

## IL A DE LA BARBE

Le petit Jacques pleure parce qu'on l'a relégué à la petite table.

— Quand tu auras de la barbe, lui dit-on, tu mangeras avec papa.

Le chat de la maison saute familièrement à côté de lui.

Le petit Jacques, furieux :

— Toi, tu as de la barbe, va manger avec papa.

## Dent pour dent !

Tonio joue avec des camarades de son âge. Il vient de recevoir de l'un d'eux une "claque" en pleine figure.

— Il fallait la lui rendre, lui dit sa bonne.

— Oh ! répondit Tonio, j'y ai pensé ; je la lui avait rendue... avant !

## Subtilités du langage

— Monsieur le juge n'est pas chez lui ; il est parti ce matin.

— On dit pourtant que l'on ne peut en même temps être juge et parti.

## PRESOMPTION

Louissette (huit ans) a fait, le jour de Pâques, sa première communion privée. Monseigneur était en visite paroissiale. Il fut décidé que l'enfant communierait des mains de Sa Grandeur. De la décision à la confession le temps fut très limité; aussi la maman, en conduisant sa fille au confessionnal, lui recommanda-t-elle d'être bien recueillie, afin de ne rien oublier.

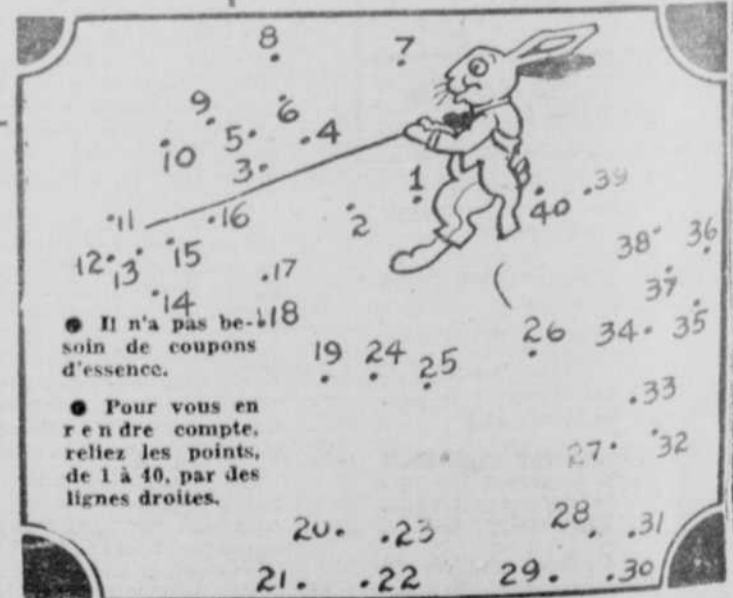
Louissette, d'un air grave :

— Sois tranquille, maman, M. le curé me soufflera !

## CHEZ L'ANTIQUAIRE

— Voici une pièce rare : une aiguière du XIVe siècle ; cinq mille.

M. Nouveauriche. — Oui, je ne dis pas, c'est joli, mais bien petit ; donnez-moi la taille au-dessus, je payerai la différence.



● Il n'a pas besoin de coupons d'essence.

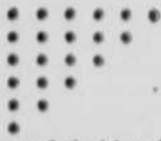
● Pour vous en rendre compte, reliez les points, de 1 à 40, par des lignes droites.

# Jeux d'esprit

## JEUX DE LETTRES

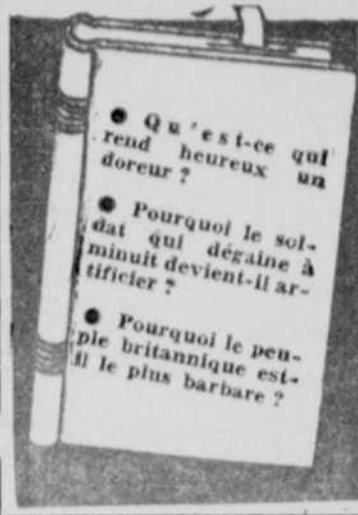
Faire précéder le mot **TIER** d'une ou de plusieurs syllabes, selon le cas, pour former les mots signifiant : profession, marchand de grains, rosier sauvage, arbre fruitier exotique, qui concerne la forêt, à l'entrée de l'église, sorte de menuisier, pour placer les fruits crus ou cuits, emplacement pour le bois ou le charbon à vendre, petit chemin dans les bois et les champs.

## MOTS EN TRIANGLE



— On y moule de blanche farine, Quand on a broyé le bon grain.  
— Il est paresseux, j'imagine, Car il ne fait rien, c'est certain.  
— **Hors d'usage.** — Une fleur suave.  
— Conifère. — Et dans toute entra-

## LA FOIRE AUX CALEMBOURS



## ENIGME

Mon chemin n'eut jamais d'ornière; Il est fort doux et sans poussière. Sur ce chemin point de voleurs, Point de carrosses, de charrettes, De cabriolets, de brouettes; Point de chevaux, point de paveurs; Mais notez bien sur toute chose, Et daignez croire ce qui suit: Le chemin marche jour et nuit, Et le voyageur se repose.

des problèmes proposés la semaine dernière.

## LA FOIRE AUX CALEMBOURS

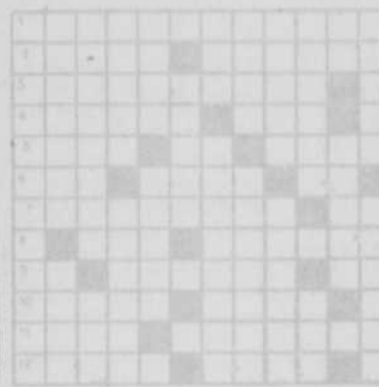
1.— Parce qu'ils combattent l'avarice (la varice).  
2.— Parce qu'on est tout à son brie (assombri).  
3.— C'est qu'il a de la toux (de l'atout).

## ANAGRAMME

Roue. Ourse.

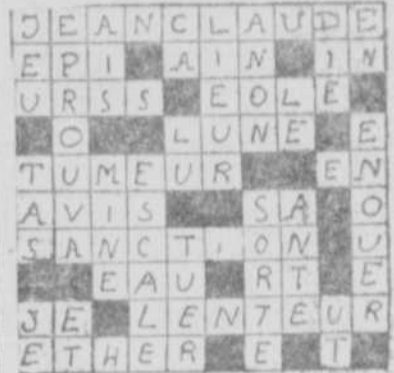
# Mots croisés

## Problème No 341 et solution du No 340



## VERTICALEMENT

1.— Promoteur. — 2.— Dans un vers de Racine, raison d'être de nombreux instituts (de bas en haut). — Navigateur portugais. — 3.— Ce que tous somment depuis la guerre. — Le dernier, c'est le gros. — 4.— Modère un fleuve impétueux. — A une odeur de violette très prononcée. — 5.— Qui n'est pas acquis (de bas en haut). — Comment sont les courtisanes. — 6.— Aux Anglais. — 7.— Chez les Anglais. — Etablissement. — 8.— Partout ponctué. — Ancienne galère. — 9.— Vaut mieux que rien. — Orchidées, ou insectes. — 10.— Martyre. — Nous courbent sous leur poids. — 11.— Presque 616. — Commune de la Gironde. — 12.— Dans l'Inde. — Qui dure un an.



## HORIZONTELEMENT

1.— Un art chez le commerçant. — 2.— Ecrivain français tristement célèbre mort en 1892. — Jeu. — 3.— Sert. — 4.— Vit solitaire. — On parle beaucoup de cas dans son genre. — 5.— Qui fait son service. — Possessif. — Sur ses pentes, on cultive l'orange et la vigne. — 6.— Trois lettres de geste. — Chacun voudrait avoir la plus grosse. — Du verbe avoir. — 7.— Pour dormir. — Particule. — 8.— A quoi l'on pense. — Couleur. — 9.— Abréviation. — Sans éclat. — Consonne redoublée. — 10.— On y entasse de grandes réserves. — Bataille. — 11.— Agace le cheval. — Qui n'a que le nom, sans les avantages réels. — 12.— Poursuive une action judiciaire. — Ce que sont toutes les femmes.

## CHARADE

Mi-nuit.

## LES CHIFFRES

Voici comment disposer les chiffres: —

19	5	15
9	13	17
11	21	7

## MOTS EN CROIX GRECQUE

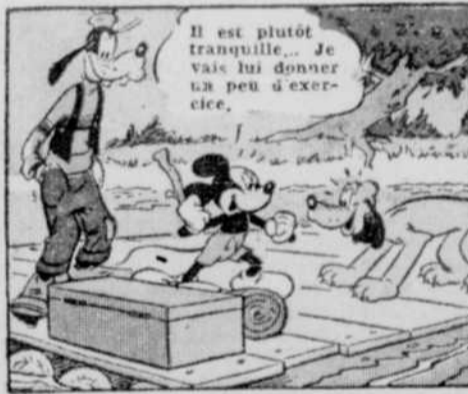
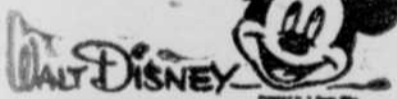
R S M  
E C A  
R E G U L U S  
S C U T A R I  
M A L A B A R  
U R A  
S I R

## LOGOGRIPHE

Sesu. Eau.

## LA SOURIS MIQUETTE

par



# CHRONIQUE DES CERCLES DE JEUNES NATURALISTES

No 413 — 26 sept. 1943

Directeur : Louis-Philippe AUDET, 88, Grande-Allée, Québec.

"In odorem unguentorum tuorum currimus" . . .

## L'AMBRE GRIS (1)

L'attaque perfide des Japonais sur Pearl Harbor, a entraîné les Etats-Unis dans la plus terrible de toutes les guerres. Tous les domaines de l'activité industrielle et commerciale en ont été profondément modifiés. Parmi les industries affectées il faut signaler la chasse intensive faite par les fils du Soleil Levant à ce précieux animal qu'est le cachalot (*Physeter catodon*). Tout le monde sait, en effet, que ce cétacé est d'un prix inestimable pour la parfumerie, puisqu'il fournit au marché l'ambre gris.

Armand Landrin dans son ouvrage *Les Monstres Marins*, décrit en ces termes, les moeurs du cachalot :

"Si le cachalot n'est pas le plus volumineux des cétacés, c'est du moins un des plus longs, et la baleine même l'emporte à peine sur lui sous ce rapport. On en voit de 25 à 50 mètres de longueur, tandis que la grandeur maximum de la baleine franche est 35 mètres.

Mais ce qui surtout le rend extraordinaire, c'est la grosseur de sa tête. Elle est vraiment démesurée et forme à elle seule la moitié du corps. Elle paraît comme une grosse masse tronquée en avant, rappelant grossièrement la forme d'un cube; il semble que la résistance offerte au mouvement par cette grande surface verticale devrait rendre fort lente la locomotion du cétacé.

Tout au bout du museau est un évent unique. La mâchoire inférieure est garnie de dents, et c'est à cause de ce caractère que nous devons placer le cachalot au-dessus de la baleine, comme le dauphin et le narval, parce qu'il révèle un animal plus parfait. En regard de chaque dent se trouve, dans la mâchoire supérieure, une cavité propre à la recevoir quand l'animal ferme la bouche.

"Dans la déglutition, dit le docteur Thiercelin, la langue joue le rôle principal; en effet, elle se gonfle en avant, chasse toute l'eau qui occupait la capacité de la gueule, enveloppe la proie comme la langue d'une jeune enveloppe le mamelon de sa mère. Bientôt l'animal deserre un peu les mâchoires, aspire fortement, et engouffre le poisson dans l'oesophage. Le pharynx est fermé par la base de la langue quand la gueule est ouverte; mais que la gueule se ferme, la langue se gonflant en avant s'abaisse par derrière, et un poisson d'un volume relativement assez gros peut entrer dans un canal dont les parois sont élastiques et qui se referme aussitôt que la déglutition est opérée."

On voit qu'ici, comme chez la baleine, l'animal n'avale pas l'eau.

L'oeil est situé au-dessus du coin des lèvres; il est petit, et Anderson assure que dans un individu de cette espèce, poussé dans l'Elbe par une forte tempête en 1720, et qui avait plus de 23 mètres de longueur, le cristallin de l'oeil n'était que de la grosseur d'une balle de fusil. Les yeux, portés sur de petits renflements, sont saillants, et le cachalot peut ainsi voir en avant, malgré sa tête.

Un peu plus loin que l'oeil est l'oreille dont le conduit est très difficile à apercevoir. Derrière la tête, le tronc forme un cône trapu que termine la queue, étalée, bien divisée en deux lobes. La place du cou est marquée par un renflement, au lieu d'une dépression.

Comme le marsouin, le cachalot nage en frappant l'onde de sa queue, tantôt filant en ligne horizontale, tantôt culbutant sans relâche, et cela surtout lorsqu'il est effrayé.

Les cachalots ne se nourrissent que de mollusques (calmars, éléodorines, sèches, etc.) et de petits animaux; donc ils avaient besoin d'une bouche immense pour saisir sans difficulté suffisamment d'aliments. Mais, d'un autre côté, cette tête devrait alors peser trop, par rapport au corps si elle était faite comme celles des autres cétacés, et le cachalot éprouverait bien de la peine à la maintenir à la surface pour respirer. Mais non; il n'en est rien. C'est que, comme chacun sait, cette tête contient une cavité considérable dans sa partie supérieure, depuis le museau jusqu'au-dessus des yeux, qui est remplie, non d'une matière solide, mais d'une huile légère, laquelle se solidifie à l'air et forme le spermaceti ou blanc de baleine.

Inutile d'insister sur la stupidité des noms donnés à ce produit. La cavité est divisée en deux compartiments; celui qui est au-dessus du palais a parfois 2 m. 50 de hauteur. Elle est recouverte par plusieurs téguments, une couche de lard et la peau.

Par suite de la disposition de l'évent, le jet d'eau pulvérisée, de vapeur, de mucus, qui en sort, retombe, non sur le dos, mais en avant de l'animal. Il est extrêmement facile, pour un oeil exercé, de reconnaître à distance le souffle d'un cachalot de celui d'une baleine : "Ce dernier peut être comparé à un beau panache blanc, celui du cachalot aux petits nuages grisâtres qui échappent d'une machine à vapeur par bouffées intermittentes . . . Expiration courte, bruyante, souvent répétée, production d'un nuage recourbé en forme de demi-cercle et restant très peu de temps en vue : voilà les principaux caractères du souffle du cachalot."

Les cachalots se rencontrent dans toutes les mers, mais leur véritable patrie est la zone torride. Ils vivent souvent en troupes, — nageant, disaient nos pères "sous la royale direction d'un chef, tant il est vrai, que, dans la nature, les bêtes mêmes sentent la nécessité d'avoir un roi"; — au hasard et sans guide partout où l'abondance des aliments les attire, selon les modernes.

Leur nourriture, ainsi que nous l'avons déjà dit, se compose surtout de céphalopodes, lesquels ont généralement une odeur musquée, il n'est pas étonnant que les produits de leurs digestions conservent cette odeur. Il nous semble probable que les sucs digestifs ne dissolvent pas les principes odorants de ces mollusques et qu'ainsi ceux-ci se concentrant de plus en plus finissent par former des calculs, des dépôts solides et d'une odeur extrêmement forte. Toujours est-il que dans les intestins et parmi les déjections des cachalots, on trouve une substance musquée bien connue, l'ambre gris.

L'ambre gris — écrivait, en 1675, l'illustre chimiste Nicolas Lémery — est un bitume qui se trouve en plusieurs lieux sur le rivage de la mer.

"On croit qu'il n'en vient que des mers d'Orient, quoiqu'on en ait quelquefois rencontré sur les côtes d'Angleterre et en plusieurs autres lieux de l'Europe. La plus grande quantité se trouve à la côte de Mélinde, principalement à l'embouchure de la rivière qu'on appelle Rio di Sena"

Cette opinion se maintint, presque sans être modifiée, jusqu'en ces derniers temps, et Swédiaur le premier soutint que l'ambre gris était un produit intestinal du cachalot. Cependant, dès 1741, on avait trouvé un morceau d'ambre de 50k,30 dans le corps d'un cachalot échoué à Bayonne, mais cette découverte n'avait en rien dessillé les yeux des savants.

On recueille quelquefois, empâtés dans l'ambre, des écailles de poisson et des débris de céphalopodes. Sa couleur est gris noirâtre, souvent masquée par des efflorescences blanches; il a la forme de masses irrégulières à couches concentriques ou des granules agglomérés. Ces masses varient de poids entre 50 et 500 grammes, mais sont parfois bien plus considérables. Un cachalot de Bayonne en donna 5k,30; un baleinier en retira 20 kilog. d'un autre individu et 52 d'un troisième. En 1695, la compagnie des Indes en possédait un bloc de 73 kilog., et Valmont de Bomare en vit une énorme concrétion qui pesait 100 kilog."

Jusqu'à 1939, les Japonais étaient l'ennemi No 1 du cachalot, se livrant à son égard à une destruction systématique. Aujourd'hui cependant, toute la main-d'oeuvre disponible doit être orientée vers la production de guerre : les baleiniers nippons, si tant est qu'il y en ait encore, n'ont plus les loisirs nécessaires pour s'occuper aux

oeuvres de paix et pour s'adonner à leur chasse favorite. Cette accalmie dans une hécatombe qui menaçait de devenir désastreuse, favorisera probablement la multiplication des cachalots et redonnera, après cette guerre, un regain d'activité à l'industrie de la parfumerie.

L'ambre gris est une substance cirreuse, opaque, laminée, qui se trouve dans les intestins des cachalots. Il se rencontre aussi flottant sur la mer ou rejeté au rivage par la marée. Doux et cirieux lorsqu'il est recueilli, il durcit rapidement à l'air libre. Il se présente sous différentes couleurs : blanc, jaune, noir, gris cendré, marbré. La substance grise toutefois est la plus commune. L'ambre gris, à l'état naturel, possède un poids et des dimensions variant d'une fraction d'once à plusieurs centaines de livres. Il flotte facilement dans l'eau douce et dans l'eau salée car son poids spécifique varie de 0,78 à 0,936.

L'ambre gris est d'un prix inestimable pour les parfumeurs à cause de ses extraordinaires propriétés fixatives. Il assure le mélange de parfums très dispendieux et retient presque indéfiniment les senteurs intrinsèques des divers composants. Un savant anglais, parlant de cette remarquable propriété de l'ambre gris : d'absorber les odeurs, assure qu'un petit morceau de cette substance placé dans un entrepôt, prend bientôt la senteur des différents marchandises qui l'environnent.

Malgré la compétition des produits synthétiques dus à la chimie moderne, l'ambre gris est si essentiel à la parfumerie et la provision en est si aléatoire qu'il a souvent valu plus que son pesant d'or. En 1927, par exemple, alors que les réserves étaient limitées, l'ambre gris coûtait \$35,00 l'once. En 1939, on pouvait en obtenir pour une somme variant de \$17 à \$36, et le 2 mars 1942, le prix de liste officiel était de \$18 l'once.

L'ambre gris est l'un des produits animaux les plus rares et les plus précieux. Ce n'est que tout récemment que les Etats-Unis se sont intéressés à la chasse au cachalot. En effet, de 1836 à 1880, soit durant près de 50 ans, la récolte totale ne fut que de 1667 livres et encore faut-il comprendre dans cette somme globale, la capture sensationnelle d'Adeline Gibbs qui en trouva un morceau de 136 lbs, évalué à \$23,000. En 1922, la production totale des Etats-Unis était de 44 livres pour une valeur de \$11,000. La plus extraordinaire découverte dans ce domaine fut faite en 1854 par l'équipage d'un baleinier de Nantucket : un seul cachalot leur fournit 750 lbs d'ambre gris. Un autre morceau, évalué à \$135,000, fut également trouvé il y a quelques années sur les côtes d'Australie. En 1938, un travailleur américain fit sur la côte du Massachusetts une récolte estimée à \$5,000.

S'il y a parfois pénurie d'ambre gris, il faut avouer qu'il n'en est pas de même pour les découvreurs. Chaque année, on voit accourir aux musées publics des centaines d'individus qui y apportent pour identification les objets les plus fantastiques. L'American Museum of Natural History conserve, à titre de curiosité, une immense boîte contenant tous ces objets que les écumeurs de la plage ont pris pour de l'ambre gris. On peut y lire une carte avec l'inscription suivante : "Depuis des siècles, l'ambre gris a été payé un haut prix à cause de sa valeur pour la parfumerie. Fascinés par l'appât de l'argent, d'innombrables chercheurs ont échafaudé des rêves de fortunes fantastiques parce qu'ils avaient découvert sur la plage les objets les plus divers et présentant une odeur caractéristique. Un très grand nombre se sont présentés à ce musée, afin de faire identifier ces objets et aussi afin d'obtenir la fortune convoitée. Vous pouvez voir ici quelques-uns de ces spécimens, triste souvenir d'un beau rêve évanoui. Parmi ces échantillons, on remarque du savon, de la cire, du siuf, du bois, du papier mâché, des gâteaux, du caoutchouc, des débris de poissons et les restes de repas abandonnés par les pique-niqueurs de la plage. Tout ce qui brille n'est pas or et tout ce qui flotte n'est pas de l'ambre gris."

Robert Cushman Murphy, curateur de la section des oiseaux océaniques à l'American Museum, assure que durant ses vingt années de travail dans cette institution, au moins 40 personnes sont allées lui soumettre des échantillons de ce qu'elles croyaient être de l'ambre gris. 39 d'entre elles étaient dans l'erreur. Dans 50% des cas, le pseudo-ambre gris était du savon qui se dissout très lentement dans l'eau salée. Un officier supérieur de l'U. S. Fish & Wild Life Savers de Seattle affirme de son côté que la plupart des spécimens qui lui furent soumis pour identification, était de la graisse de porc. Le vapeur Sibony, accostant l'an dernier au port de New-York, exhibait une trouvaille que l'équipage estimait de l'ambre gris dont la valeur atteindrait sûrement \$2,000,000. Malheureusement, ce n'en était point !

Il est assez facile de comprendre pourquoi les amateurs se trompent si facilement lorsque l'on sait que les experts doivent prendre un soin méticuleux pour distinguer le vrai du faux. La littérature scientifique n'a encore fourni aucune méthode chimique satisfaisante d'identification. Un chimiste anglais bien connu affirme à ce propos que l'ambre gris doit être apprécié de la même façon que le bon vin : par son apparence, son bouquet, sa senteur. Les Chinois cependant ont leur méthode de sélection; ils le jettent sur du thé bouillant; si la substance se dissout, c'est qu'il s'agit réellement de l'ambre gris.

Voici la meilleure méthode d'identification connue à date : on plonge l'objet dans de l'alcool en ébullition et on le perce avec une tige de fer chauffée au rouge. L'ambre gris se dissout dans l'alcool, mais reprend son apparence uniforme et graisseuse lorsqu'on introduit la tige de fer. Thorpe, dans son dictionnaire de Chimie, assure que le véritable ambre gris, lorsqu'il est gratté adhère au couteau comme la cire. Il est cassant, brillant et peut-être rayé par les ongles.

Les nombreuses recherches effectuées pour la fabrication artificielle de l'ambre gris sont restées infructueuses. Des adultérants et des substituts ont été mis sur le marché depuis très longtemps. Les faussaires offrent en vente de produits qu'il est difficile de distinguer de la substance véritable. Certains spécimens vendus bon marché renferment des fragments de mousses et d'écorce afin de simuler la texture tachetée de l'ambre gris. D'autres fois, les escrocs font un mélange de suif, de gomme arabique ou de bees de deches par ce que des parties non digestibles de cet animal se rencontrent parfois dans le produit authentique.

La principale caractéristique de l'ambre gris est son odeur spécifique. Murphy dit que cette odeur rappelle celle du musc ou du benjoin, qu'elle est agréable pour la plupart des gens quoique certains puissent la trouver déplaisante. Certains prétendent même qu'il possède une faible odeur de feuilles de tabac.

Comme les autres fixatifs d'origine animale employés en parfumerie — le musc et la civette — l'ambre gris à l'état naturel n'est pas considéré comme un parfum; il est beaucoup trop concentré. La différence entre l'ambre gris tel que trouvé dans la nature et la forme sous laquelle il se présente dans le commerce peut être illustré par un phénomène dû à l'ail. Si vous frottez légèrement l'intérieur d'un bol avec une gousse d'ail, il s'en répandra aussitôt une odeur agréable qui chatouillera le palais des personnes présentes; plusieurs d'entre elles cependant refuseraient d'en manger à quelque prix que ce soit.

L'ambre gris provient des cachalots malades : voilà un fait que les experts n'ont pas admis facilement. Cependant la relation entre les deux est admise depuis longtemps. En effet Morby et Hodgson dans leur ouvrage "Whaling North and South" citent Jorath le Chaldéen, lorsqu'ils écrivent : "La baleine lorsqu'elle a faim ouvre la bouche et laisse échapper une odeur caractéristique comme celle de l'ambre; les autres poissons attirés par ce parfum se dirigent alors vers cet animal qui les engloutit rapidement. En certaines circonstances cependant elle utilise ce stratagème pour protéger les petits poissons. Lorsque le serpent de mer, venimeux et méchant fait sa ronde nocturne, tous les petits poissons se cachent derrière la baleine qui chasse le génie maléfaisant par l'odeur de sa propre respiration."

Herman Melville dans son fameux "Moby Dick" écrit : "Je dis que le jet d'eau des cachalots sur l'océan produit une odeur semblable à celle que répand une dame parfumée qui pénètre dans un appartement."

Avant que les experts et les savants n'eussent découvert la provenance de l'ambre gris, les théories les plus fantastiques avaient cours sur son origine :

1. — L'ambre gris devait être une substance jaillie du fond de la mer comme le naphthé ou le bitume qui viennent de la terre ;
2. — C'était prétendaient les autres de la cire congelée ou de la gomme qui provenait d'arbres situés à proximité de la plage ;
3. — Pour un autre groupe il s'agissait de champignons marins arrachés du fond de l'océan par de violentes tempêtes.
4. — D'autres enfin croyaient qu'il était composé d'excréments d'oiseaux lavés par

(1) — Adaptation d'un article de la revue Nature Magazine, février 1943 : Beachcomber's Bonanza de Samuel Hudson.

Lire la suite en page 11

# L'histoire du costume

(suite de la page 4)

voit dans le roman de la Rose, qu'on disait deux têtes dans un chaperon, comme on dit à présent deux têtes dans un bonnet. Les dames de qualité avaient des chaperons de velours; les autres des chaperons de drap. Plus un homme était élevé en dignité, plus il donnait d'ampleur à son chaperon et le surchargeait de fourrures. Les personnes sans titres, sans qualité, portaient des chaperons étroits, pointus et non fourrés.

La cornette était presque toujours attachée au chaperon: c'était une espèce de béguin de toile, long d'environ 43 centimètres, uni et découpé: il servait à servir le chaperon autour de la tête, et à l'assujettir soit sur le bonnet, soit sur le mortier.



\* Bourgeois et artisans. — D'après Willemia.

Le mortier fut une des premières coiffures dont les grands et le peuple firent usage. Peu à peu sa forme changea, et les ducs, les barons, les présidents furent les seuls qui le conservèrent en quelque sorte dans son intégrité.

L'aumusse et le bonnet, ou barrette, étaient plus ou moins justes à la tête, plus ou moins aplatis, et communs aux ecclésiastiques et aux laïcs.

C'était une marque de deuil de porter le chaperon ravalé ou rabattu sur le dos sans fourrure. La cornette se roulait autour du cou et se projetait par derrière. C'est sans doute pour cette raison que les gens de robe dans le deuil ont, plusieurs siècles durant, porté un large morceau d'étoffe divisé en deux parties inégales; imitation imparfaite du chaperon déployé et de l'extrémité de la cornette rejetée par derrière.

Ces divers ajustements, commodes pendant l'hiver, étaient mis à l'écart pendant l'été. On prenait alors des ornements de tête plus agréables et plus légers, tels que les couronnes, les chapelets ou chapelets; on avait même recours à la frisure, en se bornant toutefois à rouler l'extrémité des cheveux.

## Aumusse

Les aumusses (au mot latin *scarcella*, bourse), appelées aussi *aumonières*, parce qu'on y mettait les aumônes à distribuer, étaient portées suspendues ou fixées à la ceinture par des ganses, des courroies ou des chaînettes. L'usage en est fort ancien, puisque le moine d'Angoulême, historien de Charlemagne, parle de l'aumonière d'or, *pera peregrinalis aurea*, que l'on suspendait par-dessus les habits impériaux de ce monarque, lorsqu'on le descendait dans son tombeau. Mais il est certain que cet usage devint surtout universel à l'époque des croisades. L'escarcelle était alors, comme on sait, un des insignes par lesquels se distinguaient les pèlerins de Terre-Sainte, et nul voyageur d'outre-mer, pèlerin ou croisé, n'aurait entrepris son périlleux voyage, avant d'avoir reçu des mains d'un prêtre la croix, l'escarcelle et le bourbon. Les rois eux-mêmes se conformaient à cette obligation, et Du Cange (Dissertation sur l'escarcelle et le bourbon des pèlerins) a extrait des historiens une foule de passages qui établissent la réalité de ce fait. C'était à Saint-Denis que les rois prenaient l'escarcelle de pèlerins, *sperta peregrinationis*, avec l'oriflamme et le bourbon, lorsqu'ils partaient pour la Terre-Sainte.

Des pèlerins, l'usage de l'escarcelle passa aux bourgeois, aux nobles, à toutes les classes de la société, se prolongea sans interruption pendant plusieurs siècles, et ne cessa guère qu'à la fin du seizième.

## Héros à Dieppe chef à Kiska

(suite de la page 2)

hommes réfugiés sur cette barge. Il a créé un exemple frappant de la tradition de courage de notre armée, et doit rester une inspiration pour tous les officiers, comme pour tous les soldats de nos armées.

Le colonel Ménard, un officier de la force permanente canadienne, est dans l'armée depuis sa graduation du collège militaire de Kingston, en 1936. Il était déjà un vétéran quand la guerre éclata, car, attaché à l'armée britannique en mars 1938, il prit part à la campagne du Waziristan de cette année-là. Il alla ensuite à Hong-Kong, puis servit six semaines à bord d'un sous-marin de la flotte chinoise, puis fut attaché au corps Royal au Génie, dans l'Orient, pour retourner ensuite au Canada en 1940.

Il fut envoyé outre-mer, en Angleterre, en 1940, promu au rang de commandant de compagnie pour le Royal 22ième en décembre 1941. Il fut ensuite major de brigade, jusqu'à sa promotion au grade de lieutenant-colonel, en mars 1942, devenant, à l'âge de 29 ans, le plus jeune lieutenant-colonel du Canada. Parlant des hommes qu'il dirigeait à Dieppe, le colonel Ménard disait: "Ils étaient simplement magnifiques. Je n'aurais pu demander de meilleurs hommes".

# Les jeunes naturalistes...

(suite de la page 10)

les pluies ou de cellules d'abeilles tombées des rochers où ces insectes avaient édifié leurs nids.

La théorie actuelle généralement acceptée est celle du Dr Swediaur exposée dans une communication à la Société Royale. L'ambre gris provient d'une sécrétion morbide formée dans le canal alimentaire des cachalots.

La nature exacte de cette substance n'a jamais été définie avec précision. Selon certains savants, elle serait causée par une diète prolongée. Ces animaux consomment chaque jour environ une tonne de seiches qui, prétend-on, dégagent une forte odeur de musc. D'autres savants croient, pour leur part, que les bees de seiches de cachalots et que l'ambre gris est le fruit d'une sécrétion des intestins autour de ces corps étrangers. Il faut convenir que l'on trouve fréquemment des bees de seiches dans l'ambre gris. C. B. Hawes fait remarquer cependant que toutes les baleines mangent des seiches; quelques-unes seulement manifestent la réaction de l'ambre gris. C'est pourquoi cette théorie est assimilable, selon cet auteur à celle qui veut que l'appendicite soit causé par la manducation de noyaux de raisins ou de cerises.

Outre son emploi en parfumerie, l'ambre gris est également utilisé en Orient pour épicer les vins. On s'en servait autrefois en médecine comme encens ou cosmétique. Les pèlerins de La Mecque apportaient de l'ambre gris comme offrande et les musulmans prétendaient qu'il possédait une valeur aphrodisiaque infaillible. Il est question de cette substance dans l'ouvrage *Mille et une nuits* qui note, dans la version anglaise publiée en 1691, ses remarquables propriétés curatives. Cependant aucune des prétentions concernant les vertus médicinales de l'ambre gris n'ont résisté aux expériences faites par la médecine moderne.

Les chances que vous trouviez un morceau d'ambre gris sur la plage sont d'environ une sur un million. Selon Deite voici la méthode à suivre pour la préparation commerciale de cette substance: Prendre 10 grammes de la variété grise de l'ambre gris, et les couper en tranches.

On pulvérise ensuite dans une égale quantité de sucre de lait puis on dissout le tout dans un litre d'esprit de vin. Cette solution alcoolique doit vieillir et n'être utilisée qu'après douze mois de maturation, ce qui lui permettra d'atteindre les qualités requises pour être utilisée en parfumerie.

Le cachalot qui est le plus féroce, le plus gros et le plus répandu de tous les cétacés à dents tend cependant à disparaître depuis quelques années. En effet, cet animal peut difficilement échapper à tous les engins de pêches dus à la mécanisation de l'industrie moderne. Espérons que l'accalmie relative nécessitée par la guerre permettra une reproduction intensive du *Physeter catodon*, le seul fabricant authentique de l'ambre gris.

Louis-Philippe AUDET,  
de la Société Zoologique de Québec.

● Seulement 12 p.c. du commerce outre-mer de Grande-Bretagne se fait avec les colonies britanniques et les importations du Royaume-Uni ne forment que 24 1-2 p.c. des importations totales des Colonies.

● Le canon de cérémonie se trouvant devant le Palais Craigynos, propriété de feu madame Patti, la fameuse cantatrice, fut donné au village de Ystradgynlais, Galles du Sud, pour sa campagne de récupération.

## L'HISTOIRE DE RUTH

2



illustrée par  
DAN SMITH



● Après avoir passé dix ans au pays des Moabites, Mahalon et Chéliou moururent et ils furent ensevelis en ce pays. Et de ceux de la maison d'Elimelech qui étaient venus de Juda, à cause de la famine, Noémi demeura seule, ayant perdu son mari et ses enfants.



● Noémi résolut donc de retourner en son pays avec ses deux belles-filles, qui étaient de Moab, parce qu'elle avait appris que le Seigneur avait regardé son peuple, et qu'il lui avait donné de quoi se nourrir. Elle se mit donc en route avec ses deux belles-filles.



● Alors que Noémi était en chemin pour retourner au pays de Juda, elle dit à ses belles-filles: Allez en la maison de votre mère; que le Seigneur use de sa bonté envers vous, comme vous en avez usé envers ceux qui sont morts et envers moi. Et Noémi embrassa Orpha et Ruth.



● Orpha retourna chez sa mère, mais Ruth ne voulut pas quitter Noémi et lui dit: En quel lieu que vous alliez, j'irai avec vous; et partout où vous demeurerez, j'y demeurerai aussi. Votre peuple sera mon peuple, et votre Dieu mon Dieu. Je serai ensevelie où vous le serez.



● suite et fin

Peu après, les visiteurs quittaient le bord et réintégraient le sous-marin.

Mais à peine le commandant venait-il de prendre pied sur le pont d'acier qu'il déplaça un papier chiffonné dans le creux de sa main. Et voici ce qu'il lut :

« Cargaison commerciale régulière, mais ballast truqué. Dénombré sous faux pont 200 caisses fusils de provenance étrangère, 165 caisses armes diverses, 200 caisses munitions. Destination : point 46 à 52. Signé : Altow. L'officier donna un ordre bref.

Les deux bâtiments voguaient maintenant parallèlement à peu de distance l'un de l'autre.

Soudain un jet de fumée couronna le kiosque du submersible et une détonation ébranla le silence.

Cela, produit sur le « Pélican » un branle-bas général.

— Malédiction ! rugit Stone. Le coup de semonce.

— Nous sommes trahis ! hurla le capitaine Fulgat. Que fait-on ?

La partie est belle. On la joue et on la gagne ! reprit le pilote qui, se penchant sur l'embouchure du porte-voix, commanda :

— Prénarez-vous. Au premier appel forcez l'allure.

Sur le pont du sous-marin, une série de signaux apparaissaient que Stone traduisit.

— Suivez dans notre ligne. Au moindre écart nous vous coulons.

Stone, crispé sur le bastingage de la passerelle, se pencha dans le vide.

— Fulgat ! Es-tu paré ?

— Oui !

— Alors, à mon commandement ! Feu !

A l'avant du cargo, les cloisons d'une fausse cambuse avaient été rabattues. Et du plancher entr'ouvert un canon de 65 venait de surgir et de cracher sa flamme. A quelques mètres du sous-marin une gerbe d'eau étincela.

On vit alors l'équipage refluer vers

le kiosque et disparaître à l'intérieur de la coque d'acier.

Stone eut un ricanement terrible. Dès l'instant que l'adversaire appareillait pour la plongée, quelques minutes allaient s'écouler pendant lesquelles, profitant de la dangereuse proximité des deux bâtiments, il fallait tenter et réussir l'ultime manœuvre : virer brusquement de bord, lancer l'étrave sur le travers du submersible et le couper en deux avant qu'il n'ait eu le temps de se mettre en position de lâcher sa torpille.

Penché sur le tube acoustique, Stone lança aux machines un ordre bref.

Un bouillonnement d'écume gronda à l'arrière du cargo qui se mit à vibrer.

Stone alors leva le bras et se tourna vers Freddie.

— Attention, Freddie ! A mon signal, toute la barre à gauche et à fond.

L'instant était tragique. A une centaine de brasses du navire, le sous-marin s'enfonçait peu à peu dans les flots, perdant de ce fait, et pour quelques secondes seulement, une partie de son contrôle visuel.

Stone baissa brusquement la main. Puis il se retourna, rageur :

— Eh bien, quoi ! Qu'est-ce que tu attends ?

Imperturbable, Freddie Bill sifflait.

Dans une détente furieuse, Stone mondit sur le gouvernail. Sans broncher d'un pas, Freddie le reçut d'un terrible coup de poing qui le fit chanceler. Stone s'agrippa au rebord de la fenêtre en hurlant :

Feu ! Feu ! Feu !

Un nouveau coup de canon, puis un autre partirent du cargo. Mais le temps de surprise était passé et le submersible avait pris à la fois du fond et du travers, de sorte qu'il n'offrait plus maintenant au pointeur qu'une cible en enfilade que la transparence des eaux rendait au surplus, mouvante et insaisissable.

Là-haut, les deux hommes s'étaient à nouveau accrochés. Un combat terrible s'engageait entre eux sans autre cause, cette fois que la rancune de l'un et l'instinct de conservation de l'autre. A vrai dire, Freddie semblait même assez peu désireux d'activer la bagarre, s'obstinant simplement à parer les coups et à esquiver le corps à corps. Pourtant, sur une faiblesse de sa jambe blessée, il ne put éviter la masse colossale du pilote qui, s'effondrant sur lui de tout son poids, l'entraîna sur le plancher.

Au même instant une détonation for-

midable éclata, ébranlant le navire de bout en bout et pulvérisant les vitres.

Stone desserra son étreinte.

— Malheur ! dit-il. La torpille ! ...

Alors sans lâcher Freddie qu'il maintenait au sol, il tira son revolver de sa poche et froidement l'ajusta sur le crâne du jeune homme. Freddie n'eut pas le moindre sursaut. Il dit simplement :

— Eh bien ! Qu'attends-tu à ton tour ?

— C'est toi qui nous a trahi, hein ?

— Oui !

— La mort ne sera pas de trop pour l'empêcher de recommencer.

— Ne m'as-tu sauvé la vie que pour me la retirer quand je fais mon devoir ?

— Je n'ai pas de comptes à te rendre.

— Alors ! Tire ! Et moi non plus je ne te devrai plus rien.

Dix secondes s'écoulèrent, lentes, lourdes d'angoisse. Le navire, touché à mort, donnait lentement sur la bande. De profonds tressaillements secouaient sa carcasse avec des craquements d'agonie. Stone dévisagea longuement le jeune homme. Puis il se releva. Jetant un coup d'oeil au dehors, il aperçut, voguant à toutes rames vers le sous-marin réapparu en surface, le canot du « Pélican » avec, à son bord, l'équipage en fuite.

— Les lâches ! fit-il.

Un profond dégoût l'envahit. Sans doute comprenait-il qu'en l'abandonnant ainsi sur le cargo foudroyé, certains de ces hommes n'étaient pas fâchés de venger leur petite rancune personnelle.

Il haussa les épaules, jeta son arme et se tourna vers Freddie, debout.

— Allons ! murmura-t-il. Tu as sans doute le temps de t'en tirer, toi aussi ! File !

— Et vous ?

— Les jeux sont faits. Je paye !

— Alors, part à deux !

— Tu es fou !

— Stone, vous tremblez !

— Ce n'est pas pour moi, tu le sais bien.

— Vous vouliez me tuer à l'instant.

— C'est possible.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

— Je n'en sais rien, tonnerre ! Fiche-moi la paix et va t'en !

Sans répondre, Freddie s'accroupit sur le plancher.

Stone s'était accoudé au rebord d'une fenêtre.

Freddie ne quittait pas son compagnon des yeux. Quand il comprit qu'il le tenait à sa merci, une immense pitié monta en lui. Il fallait maintenant faire vite car, de seconde en seconde, le danger devenait plus pressant. Prenant appui sur la cloison, le jeune homme se rua soudain sur son compagnon. L'atteinant d'un poing fulgurant à la pointe du menton et l'étendit, inanimé.

Freddie, alors chargea le colosse sur ses épaules et descendit sur le pont. Là, il s'empara d'un des panneaux de la fausse cambuse qui tout à l'heure encore abritait l'unique canon du bord et le lança à la mer. Bientôt, par le moyen de ce radeau improvisé, il pouvait s'éloigner du cargo en perdition et gagner le large en direction du sous-marin. Au contact de l'humidité, le pilote revint à lui.

— Hello, vieux Stone, s'écria Freddie dont la rame zébrait nerveusement la surface des flots. Avez-vous bien dormi ?

— Ne pouvais-tu me laisser mourir comme je l'entendais ?

— Je le pouvais certes ! Mais à tout prendre j'ai préféré la solution inverse, ne serait-ce que pour solder ma dette de reconnaissance et vous rendre ce que vous avez fait pour moi.

Stone fronça le sourcil et grommela :

— Joli cadeau en vérité, que tu m'offres en me livrant à la justice.

Piqué au vif, Freddie cessa de sourire.

— Captain Stone, dit-il-il, voulez-vous que je vous appelle de votre vrai nom ? Alors, écoutez-moi, Jack Milburg ! Quoi qu'il arrive, sachez-le, je n'oublierai jamais qu'en ce coquet village de Bowmore, dont le seul souvenir vous pénétrait tout à l'heure d'émotion, vous m'avez un jour donné le baptême de la mer et appris ce métier de marin auquel, aujourd'hui, je dois tant. Faites-moi donc confiance, je vous pris et comprenez que s'il est de mon devoir, vis-à-vis des lois de mon pays, d'agir comme je le fais, rien ne me défend d'user de mes forces pour que la justice vous soit humaine. Mais tout se paye. Milburg, croyez-moi. Il faut qu'il en soit ainsi. C'est régulier.

Lentement, le pilote leva la tête. Puis il murmura :

— Patrick ... Je t'avais peut-être reconnu sans le savoir. Et c'est pour ça que je ne t'ai pas tué ...

Puis se dressant de toute sa haute taille, il reçut lui-même, de ses propres mains, le câble d'abordage qu'on lui lançait du sous-marin.

Peu après, les deux hommes étaient recueillis à bord au moment précis où le « Pélican » désarmé, s'effondrait dans les flots entr'ouverts.

★ ★ ★

Un mois plus tard, à Hong-Kong, dans le bureau du capitaine Nelson, l'un des plus rudes pionniers de l'Intelligence Service.

Celui-ci était à sa table de travail quand on annonça l'aspirant Patrick Altow.

— Faites entrer !

Et Freddie Bill s'avança. Le jeune homme, cette fois, s'était dépouillé de cette allure équivoque que les nécessités de sa tâche lui avaient imposée. Il était rasé de frais et vêtu d'un élégant complet de sport. Mais son visage était grave.

— Monsieur, lui dit Nelson, je vous ai fait venir pour vous féliciter de l'heureux résultat de votre mission. Et aussi pour vous dire que l'affaire était entrée maintenant dans sa phase décisive. Grâce à vous, nous tenons tous les fils de cette misérable organisation qui fournissait en armes et en munitions les pirates jaunes de Salouen.

— J'ai fait de mon mieux !

— Oui ! mais dangereusement. Car le fait de vous faire admettre parmi l'équipage du « Pélican » à seule fin d'en surprendre les secrets n'était pas une initiative de tout repos ...

— Les événements m'ont aidé ...

— Je sais. Et aussi cet étrange gaillard auquel vous vous intéressez tant.

— Lorsque vous m'avez révélé sa véritable identité, j'ai tout de suite pensé qu'il me serait utile car nous sommes du même pays et, de plus, il fut mon premier initiateur aux choses de la mer.

— Curieux homme, en vérité, que ce Jack Milburg dit « Captain Stone ». Au fait, savez-vous que j'ai suivi votre conseil et que j'ai tenu à le laisser en liberté provisoire ? Bonne idée, d'ailleurs. Car je pensais bien qu'il aurait un jour des comptes à régler. Il a suffi de le suivre discrètement pour aboutir à certaine villa de Shanghai que vous connaissez bien. L'entrevue fut orageuse. Cela se conçoit. Peters Gulman et cette inénarrable Excellence Whan-Chung n'étaient pas contents.

Mais là, pas du tout. Captain Stone a pris la chose du haut. « Après tout, disait-il, j'en ai assez de vos manigances. Je suis d'âge, n'est-ce pas, à planter mes choux ! Sinon à les manger par la racine ! » conclut ce bon Peters. Et je ne sais trop ce qu'il serait advenu si mes hommes n'avaient surgi pour mettre tout le monde d'accord et juler une fois pour toutes la firme Gulman and Co.

— Et lui ? murmura le jeune homme.

— Stone ? Hé, ma foi j'espérais qu'en le laissant courir, il pourrait, par la suite nous apporter de nouveaux concours. Mais il n'en sera pas ainsi ...

Patrick pâlit soudain.

— Ah ! fit-il.

— Nous avons, en effet, découvert son cadavre, criblé de balles, à la limite de la concession internationale. La justice n'aime pas que certains des siens se promènent librement au soleil quand les autres sont à l'ombre. Pourtant, il est une chose étonnante : c'est qu'avant de mourir, le vieux Stone ait eu l'idée de tracer sur la terre battue un nom ...

— Bowmore !

— Juste ! Comment le savez-vous ?

— C'est le nom de notre village.

— Je comprends.

— A ce propos, Monsieur, ne sera-t-il permis bientôt de déposer pour quelques semaines de demande de congé ?

Le capitaine Nelson fixa son interlocuteur et sourit.

Et il ajouta gravement :

— Cela prouve, voyez-vous, qu'au coeur des hommes d'action les plus endurcis, des meilleurs comme des pirates, il est des fibres qui vibrent curieusement quand on y touche. Le tout, c'est de savoir en jouer. Allez donc, mon garçon. Et que la vieille terre d'Ecosse vous soit bienfaisante et douce.

Georges HERARD

(« Junior »)

LE PRINCE

VAILLANT

ROMAN HISTORIQUE DU TEMPS DU ROI ARTHUR

PAR HAROLD R. FOSTER

A peine le prince Vaillant et ses compagnons ont-ils gagné la haute mer grâce à leur petite embarcation, qu'ils ressentent soudain un choc sous-marin. Le choc est promptement suivi par un énorme raz de marée qui se précipite sur eux.



L'embarcation est lancée vers le ciel et, pendant un moment long comme une éternité, demeure suspendue à la crête de la vague, perdue dans une pluie d'écume.



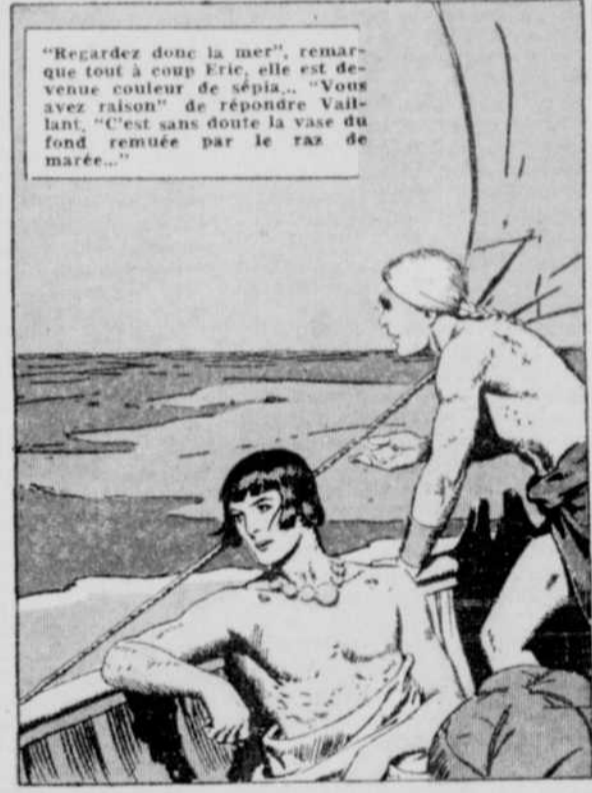
Assourdis et étourdis, les voyageurs se retrouvent sur une mer calmée. Vaillant est le premier à reprendre ses esprits. Vite il abat la voile.



Puis tous se mettent à l'ouvrage pour vider le bateau de l'eau qui l'avait envahi.



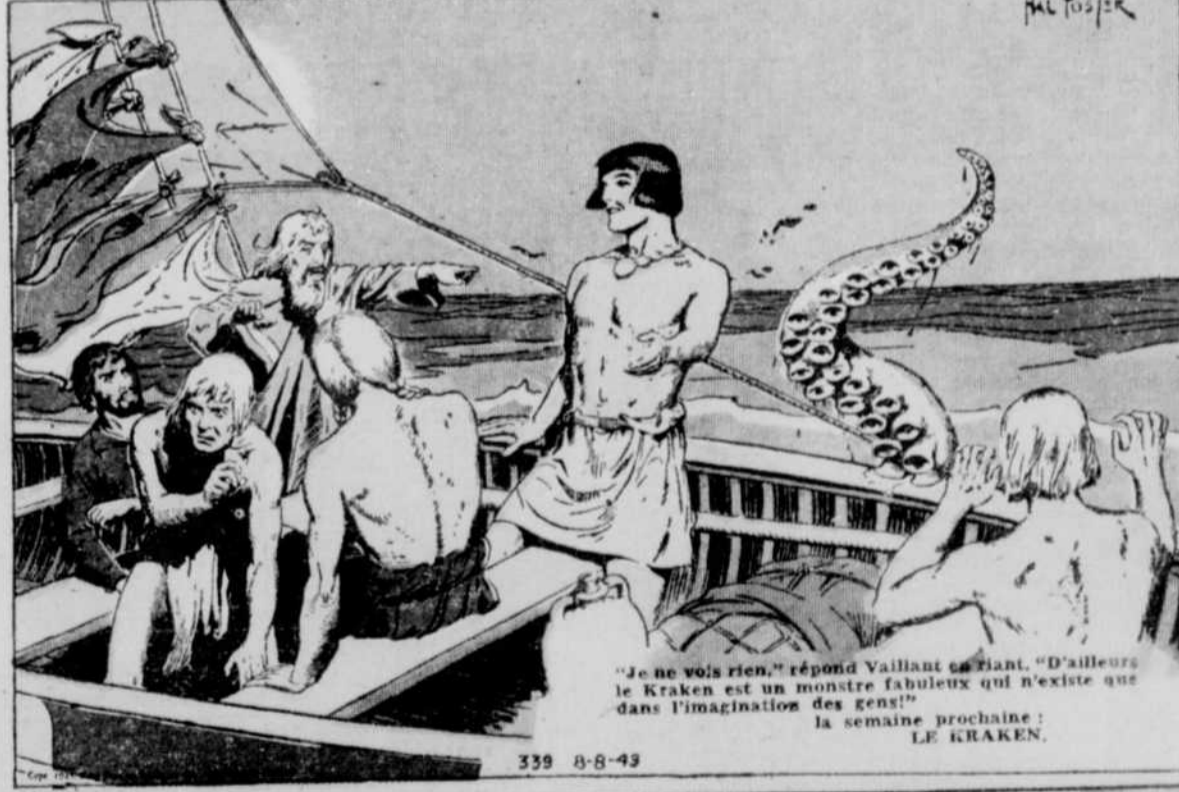
Enfin le bateau est en état de reprendre sa course. La voile est hissée de nouveau et les voyageurs étendent leurs vêtements pour les faire sécher.



"Regardez donc la mer", remarque tout à coup Eric, elle est devenue couleur de sépia. "Vous avez raison" de répondre Vaillant, "C'est sans doute la vase du fond remuée par le raz de marée."



"Le Kraken!" murmure un matelot, le visage défiguré par la peur.



"Je ne vois rien," répond Vaillant étonné. "D'ailleurs le Kraken est un monstre fabuleux qui n'existe que dans l'imagination des gens!"  
la semaine prochaine :  
LE KRAKEN.

339 8-8-43



AMURATH

THAGHAR

LAUNCELOT

SIR GAWAIN

PRINCE VAILLANT

KING ARTHUR

QUEEN GINEVÈRE

WISE MERLIN

MORGAN LE FEY

SAMUD

## Chronique de la Société

A peine organisée, à la fin de 1940, notre société d'astronomie à Québec s'était déjà classée parmi les plus intéressantes, autant à cause du but qu'elle poursuivait que de ses méthodes de travail et de l'enthousiasme de ses membres. C'était aussi une organisation nouvelle, la seule française du genre en Amérique. Mais ses succès si rapides avaient déjà épuisé les ressources sur lesquelles elle comptait et, avant la fin de sa troisième année d'existence, elle se serait vue obligée de cesser sa marche vers le progrès et d'abandonner la plupart de ses initiatives les plus importantes. Or, voici que le gouvernement de la province de Québec, jouant le rôle de Mécène, arrive à temps pour la secourir et lui faciliter la continuation de son œuvre. On sera porté à dire que la Société a toutes les chances, qu'il lui suffit de formuler un souhait pour obtenir ce dont elle a besoin. Mais ceux qui l'ont suivi à travers toutes les difficultés qu'elle a eues à surmonter, seront plutôt d'opinion que la faveur dont on la comble aujourd'hui était inévitable et attendue. L'histoire de notre société encore toute jeune et une belle leçon d'énergie et de foi dans une œuvre qu'elle s'était donnée mission d'accomplir.

Avant l'existence de notre société, on ne s'était pas suffisamment rendu compte, ici, des avantages que pouvait procurer, pour le développement de l'astronomie, l'opération d'un observatoire même modeste. Il y avait lieu de craindre qu'on se contenterait toujours de retarder de cinquante ans dans cette science. Nos membres ont donc réagi contre les préjugés condamnant les petits observatoires et ils ont placé en tête de leur programme la construction d'un poste d'observation temporaire en attendant la réalisation des projets d'avenir.

L'observatoire a donné les résultats espérés et il doit être considéré comme responsable du développement qu'a pris la société dans la suite. Grâce à lui, nous avons pu nous faire connaître à l'étranger et participer à des travaux utiles en collaboration avec les observatoires des différents parties du monde. Actuellement, Québec est devenu l'un des plus importants centres de mesures d'étoiles variables. D'autres observations, comme celle d'auroras boréales, offrent un grand intérêt scientifique à notre latitude et elles sont soumises à une surveillance constante. Notre observatoire nous a encore permis de prendre contact avec le grand public, un autre point excessivement important dans un pays démocratique. L'affluence pendant l'heure des visiteurs de chaque soir et lors de nos soirées astronomiques en plein air de l'an dernier, a bien prouvé que les éléments les mieux avisés de notre population approuvaient notre œuvre et désiraient la voir se développer. Les encouragements que nous avons reçus en ces circonstances ont toujours été pour notre moral un précieux réconfort.

C'est à la suite des premiers succès de notre observatoire que l'on a commencé à se rendre compte que les membres, sur qui reposait la presque totalité des charges, avaient devant eux beaucoup trop de besogne pour s'en tirer dans leurs seuls moments de loisirs. Mais il ne leur vint pas l'idée de se plaindre, bien au contraire.

Puis est venue notre affiliation à la Société Royale d'Astronomie du Canada. En acceptant de partager le prestige de la grande association canadienne, nous assumions par le fait même de nouvelles responsabilités. Nos réunions devaient prendre un caractère plus sérieux, et les articles et compte rendus publiés dans le bulletin mensuel devaient être rédigés avec le plus grand soin vu qu'ils allaient maintenant être lus dans toutes les parties du globe où pénétrait la revue. Il fallut dès

lors songer à faire un choix dans nos entreprises et abandonner celles qui paraissaient moins essentielles. On proposa successivement de suspendre les chroniques qui paraissaient régulièrement dans les journaux locaux, de mettre de côté les soirées astronomiques et de fermer l'Observatoire aux visiteurs, mais aucune de ces propositions ne trouva grâce devant les membres qui jugeaient toutes ces entreprises de la Société comme essentielles. A la place ils décidèrent de demander de l'aide.

Comme celui sur lequel reposait la presque totalité des charges de la Société était employé au Service Civil, c'est tout naturellement qu'on s'adressa au gouvernement de la province pour obtenir son transfert et le prêt de ses services exclusivement à la direction de l'Observatoire. L'initiative de cette aide du gouvernement à notre société scientifique est due à l'un de nos membres, M. Germain Beaulieu, à qui l'on doit de belles œuvres dans le domaine de l'éducation, et c'est lui qui s'est chargé de faire les premières démarches auprès du Secrétaire de la Province. Quelques membres en vue se sont dans la suite occupés à mettre ministres et hauts fonctionnaires au courant des projets de la Société et surtout de la demande qui était justement à l'étude au Secrétariat de la Province. Mais ils n'eurent jamais à argumenter bien fort : l'œuvre de la Société était connue partout et les sympathies gagnées d'avance.

Un projet de cette nature établissait cependant un précédent dans le domaine de l'aide à la science et il avait besoin de mûrir avant que l'autorité responsable en fasse une réalité. Enfin, le 20 août 1943, exactement un an après les premières démarches, l'hon. Hector Perrier soumettait à l'approbation du Conseil des Ministres un ordre-en-conseil accédant à la demande de notre Société.

Il est encore trop tôt pour se demander si cette date restera marquée dans l'histoire de la science au Canada français; l'avenir seul nous le dira. Pour le moment, il nous suffit de savoir que l'existence de notre premier Observatoire est assurée et qu'on lui fournit

tous les moyens de se développer comme il convient. Il n'en tiendra qu'à notre société d'astronomie de travailler avec les mêmes méthodes qui lui ont réussi jusqu'à maintenant. "Nous aurons encore", nous écrivait l'une de nos sociétaires en apprenant la grande nouvelle, "à soutenir beaucoup de luttes, à vaincre bien des obstacles et à être prêts à tous les sacrifices. Mais notre jeune société a fait ses preuves; elle saura être à la hauteur de la situation et se montrer digne de la confiance qu'on lui accorde".

Dans une prochaine chronique nous étudierons plus longuement les conséquences de l'aide gouvernementale et considérerons les principaux projets d'avenir.

Paul-H. NADEAU

\*\*\*

La présence d'une masse en un certain point indique qu'il y a là une énorme énergie. Cette énergie, nous la contemplant pour le moment "avec les yeux ronds", sans en rien faire. Et ce sera peut-être une des révolutions industrielles de demain que de pouvoir rendre utilisable une fraction, même minime, de l'énergie qui se cache à l'intérieur de la matière.

Marcel BOLL, (Pour Connaitre)

\*\*\*

Le minuscule réservoir d'énergie atomique est peut-être appelé à remplacer, dans le futur les centrales hydrauliques et thermiques, lorsque nos savants et nos ingénieurs sauront parfaitement contrôler la destruction de la matière: à la réaction chimique entre molécules (brûler quelques tonnes de charbon), se substituera la transmutation nucléaire (annihiler quelques grammes d'atomes).

Jean THIBAUD

\*\*\*

L'énergie intranucléaire existe abondamment dans tout ce que nous voyons et dans tout ce que nous touchons. Seulement, elle est cadenassée d'une manière si sûre que, pour tous les services qu'elle nous rend jusqu'ici, elle pourrait tout aussi bien être logée dans la galaxie la plus lointaine... à moins que nous ne sachions trouver la clé du cadenas. Nous avons beau savoir que l'armoire est fermée, nous sommes irrésistiblement poussés à regarder par le trou de la serrure, comme des enfants qui savent où des pots de confiture sont rangés.

Arthur EDDINGTON

\*\*\*

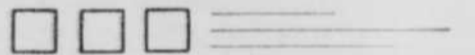
Dans le passé, l'astronomie avait enseigné à l'homme la notion de loi scien-

## Savez-vous que...

● En septembre 1939, quatre Dominions du Commonwealth britannique décidèrent, séparément et indépendamment, de prendre part à la guerre aux côtés de la Grande-Bretagne. — (L'Australie et la Nouvelle Zélande entrèrent en guerre le même jour que la Grande-Bretagne — le 3 septembre 1939; l'Afrique du Sud, le 6 septembre et le Canada le 10 septembre). Depuis cette date, malgré les chances de la guerre et les difficultés imprévues résultant de la chute de la France, l'entrée en guerre de l'Italie, le commencement des hostilités du Japon, et plusieurs autres événements, ces décisions libres furent fermement et pratiquement maintenues. Comme partenaire égaux dans le concert des Nations Unies, le Canada, l'Australie, la Nouvelle-Zélande et l'Afrique du Sud contribuèrent individuellement à l'effort commun, sans quoi la position favorable actuelle n'aurait jamais été atteinte.

● Le 26 août, 1940, le premier raid sur Berlin fut effectué par quelques avions de la Royal Air Force. Le 23 août, 1941, 4 acres de terrain de la ville de Berlin furent démolis par 2,000 tonnes de bombes échappées par 700 appareils de la R.A.F. En août 1940, "La Bataille de la Grande-Bretagne" faisait rage — en août 1943, c'est "La Bataille de Berlin" qui fait rage! Ceci explique l'esprit de confiance qui régnait dans la Conférence de Québec. Le quatrième anniversaire de la guerre sera un jour de prière et d'espoir pour les Nations Unies et de désespoir pour les Allemands.

● Plus de 10,000 avions allemands et Italiens furent descendus par la Royal Air Force et des escadrilles des Dominions ou des Alliés, ou par le feu des canons anti-aériens, dans la période de septembre 1939 et décembre 1942. Des navires marchands et la "Fleet Air Arm" ont abattu 981 avions ennemis. Un grand nombre d'autres encore furent détruits sur terre — dont 2,000 dans le Middle East.



tifique; elle lui avait appris la mesure du temps et les principes de la mécanique. On aurait pu se figurer que cette science avait épuisé sa fécondité et qu'elle ne constituerait plus qu'un aliment à la vaine curiosité des profanes... Il n'en est rien; jamais les promesses d'avenir n'ont été plus brillantes qu'aujourd'hui.

Marcel BOLL, (Pour Connaitre)

## HISTOIRE DE L'ANTIQUITÉ

### 7--- Les Grecs

par M. PATRICE BUET  
d'après les dessins et reconstitutions de M. Golchon.

#### 17 --- Athènes sous Périclès



463. — LES FÊTES D'ATHÈNES

Désireuse de faire connaître toutes les beautés enfermées en son sein, Athènes conviait la Grèce entière aux grandes fêtes qu'elle avait instituées. Les Dionysies ou fêtes de Bacchus se déroulaient dans un luxe inouï, cortèges éclatants, musiques déchaînées et représentations théâtrales qui obtenaient le plus éclatant succès. Plus majestueuses, plus calmes aussi étaient les Panathénées, fêtes de Minerve; elles comportaient une procession à laquelle prenaient part toutes les élites et qui avait en tête et derrière les prêtres tout une théorie de jeunes filles des meilleures familles.



464. — LES MYSTÈRES D'ELEUSIS

Il faut faire une part spéciale aux mystères d'Eleusis. Ces fêtes en l'honneur de Cérès se développaient dans la pompe la plus magnifique. La procession traversait toute la ville au milieu des chants et des acclamations du peuple entier, elle se dirigeait ensuite vers Eleusis où avait lieu la seconde partie de la fête, l'initiation aux mystères, cérémonie dont le détail s'est perdu.

Cette procession, apogée et terme des fêtes, avait été précédée de concours de luttes, jeux et courses de toute nature.

### Souriez...

L'A PROPOS DE PETIT PAUL

On sonne. Le petit Paul s'empresse d'aller ouvrir.  
— C'est vous le barbier, Monsieur?  
— Mais non, mon enfant, je suis M. Dumont.  
— Eh bien! oui, c'est ça; papa vient de dire en entendant sonner: je suis sûr que c'est ce raseur de Dumont.

ENN

— Mon mari, il est en prison pour trois mois!  
— Bah! ne vous en faites pas, allez, trois mois, c'est vite passé.  
— J'sais bien, c'est justement ce qui m'ennuie!

ALLONS, BON

Une femme tombe d'une fenêtre sur la tête d'un passant.  
— Allons, bon, dit celui-ci sans se troubler, moi qui sortais justement pour ne recevoir personne!

## La langue française CORRIGEONS-NOUS !

Publications de la Société  
du Parler français.

### VETEMENTS D'HOMMES

#### MITON

Comme mitasse, miton s'emploie parfois chez nous pour désigner une chaussure de laine, de feutre, d'étoffe, pour les grands froids, ainsi qu'une grosse mitaine. Miton s'est dit autrefois de la mitaine de fer, et il est encore usité pour désigner une sorte de manchette en tricot, en fourrure, pour préserver le poignet du froid. Mais il n'a pas les sens que nous lui attribuons. Disons donc chausson et grosse chaussure, ou moufle et grosse mitaine, selon le cas.

#### JARRETIÈRE

La jarrettière est un ruban en caoutchouc servant à maintenir les bas autour de la jambe. Il ne faut pas confondre la jarrettière avec le ruban de caoutchouc qui s'enroule au-dessous du genou et qui est muni à une extrémité d'une pince qui tient la chaussette. Dans ce dernier cas, le ruban s'appelle jarretelle ou fixe-chaussettes.

#### SOULIER A QUARTIER.

Le quartier d'une chaussure est la partie qui enveloppe le talon, partie qu'on peut aussi nommer talonnette. Tout soulier ayant un quartier, la locution soulier à quartier semble mal formée. L'expression soulier à bas quartier s'explique mieux ; on la trouve, d'ailleurs, dans une vieille chanson lyonnaise. Le soulier à bas quartier ou à quartier est le soulier ordinaire. On l'appelle sans doute ainsi pour le distinguer des souliers à tiges (souliers de boeuf, souliers de chevreuil, souliers mous.)

#### SOULIER DE BOEUF

Nos gens donnent le nom de soulier de boeuf à une chaussure à tige et sans semelle qu'ils se fabriquent eux-mêmes avec du gros cuir de vache non teint. Cette chaussure est particulière au Canada. Il vaudrait mieux dire moos-sin de cuir de vache.

#### MARCHEDON

Pour courir, il n'y a rien de mieux, dit-on, qu'une paire de marchédons. Les marchédons sont des souliers en cuir, faits comme des bottes sauvages, mais à tige courte. Ces chaussures semblent particulières au pays ; mais comme marchédon n'est pas un mot français, il vaudrait mieux les appeler moos-sin de cuir de vache.

#### PAD

L'espèce de guêpe que portent certains joueurs pour se protéger les jambes s'appelle en français jambière. Pad en est le nom anglais.

#### CORPS

Le mot corps est français; mais il ne sert pas, en France, à désigner le sous-vêtement qu'on porte sur la peau. Ce sous-vêtement est une sorte de camisole, que les Français appellent généralement gilet, gilet de coton, de laine ou de flanelle.

#### GANT DE KID

Kid est un mot anglais dont l'équivalent est chevreau. Il faut dire: gant de chevreau ou de peau, non gant de kid.

#### JAQUETTE

Jaquette n'a pas, en français, le sens que nous lui attribuons. Jaquette peut fort bien se dire de l'habillement d'homme qui descend jusqu'aux jarrets et dont les pans de devant sont évasés, ainsi que de la robe que portent les petits garçons avant qu'on leur donne la culotte. Mais c'est parler incorrectement que d'appeler jaquette la chemise qui se porte la nuit. C'est chemise de nuit qu'il faut dire.

Dimanche, 26 septembre 1943

## Vaisseau d'invasion des Alliés



... et d'une mobilité extraordinaire, est employé couramment par les forces alliées, dans leurs opérations de débarquement. Il est assez remarquable de constater les progrès faits dans cette guerre-ci, au point de vue de la vitesse. Là où une avance de deux milles par jour constituait un record sans précédent, lors de la dernière grande guerre, voici que 25 milles et plus par jour deviennent quasi normal, et que des opérations navales à quarante à l'heure sont tout à fait ordinaires. Mais cette mobilité même devient une armée formidable, et permet des assauts-éclair qui déroutent l'ennemi, empêchent la résistance organisée, et contribuent de façon vitale au succès de nos entreprises militaires.

## GENTILHOMME CAMPAGNARD

Gentilhomme ! Ce mot reste pour nous paré d'un grand prestige. Certains gentilhommes, cependant, n'étaient pas extrêmement prestigieux. Il y avait autant de différence entre l'homme de qualité, pourvu de titres et de grandes charges à la cour, et le pauvre gentilhomme campagnard, qu'il y en avait entre le gros fermier et l'ouvrier agricole sans sou ni maille. Le pauvre gentilhomme végète, réduit souvent à envier le sort de l'homme de loi et du labourer.

Veut-on connaître sa demeure ? "Un corps de logis découvert, une petite tour ruinée, une grange en mauvais ordre et une cour où paraissent quelques poulets-dindes, des lévriers maigres et des bassets." C'est ainsi que le livret d'une mascarade donnée en 1665 décrit un gentilhomme.

Si l'on était entré dans le manoir du gentilhomme besogneux, on eût été frappé de la ressemblance que présentait son mobilier avec celui du paysan. En 1723, la veuve d'un petit noble de campagne n'a qu'un vieux lit de noyer et un coffre; son mobilier est estimé 108 livres. Ailleurs, un seigneur de fief sera meublé et vêtu comme un paysan.

Il y avait beaucoup de ces gentilhommes sans fortune en Champagne; mais, en Bretagne surtout, ils foisonnaient.

On comptait "plus de deux cents maisons nobles dans les environs de Plougastou, dit Cambry, mais si pauvres, que la misère les a détruites. Les survivants sont confondus avec les laboureurs et les mendiants du pays".

Tout gueux qu'il fût, le gentilhomme se consolait en songeant à son illustre origine. Heureux s'il n'avait pas à compter avec ses créanciers et avec ses domestiques qu'il ne pouvait payer !

Certains auteurs comiques daubaient impitoyablement sur ces misérables hobereaux. Le titre seul d'une pièce qui les

## UN OISEAU QUI TROUBLE UN BALLET

Lorsque Mademoiselle de Montpensier apprit le retour en France de Monsieur (Gaston d'Orléans) elle alla jusqu'à Limours à sa rencontre. C'était en octobre 1634, Mademoiselle était âgée de sept ans; Gaston en comptait vingt-six. Cette démonstration charma Monsieur à un tel point, qu'il s'offrit à procurer à cette jeune et charmante personne la distraction qui lui plairait le mieux. Mademoiselle opta pour un ballet, mais un ballet où elle danserait, car elle avait été bien privée d'avoir été écartée, parce que trop petite, de celui que le roi et la reine avaient donné récemment.

Convenu pour un ballet, on réunit une bande de petites filles, princesses et autres de qualité, et de jeunes seigneurs de l'âge le plus tendre, et on composa une troupe de pygmées.

Mais, laissons parler Mademoiselle : "La magnifique parure et l'ajustement de chacun des danseurs et des danseuses fit trouver le ballet fort agréable. Il n'y avait d'ailleurs rien de trop recherché pour les pas et les entrées. Il y en avait une cependant qu'on apportait dans des cages des oiseaux que l'on laissait voler dans la salle, qui donna lieu à un incident amusant.

Il arriva qu'un de ces oiseaux alla se loger dans un des gordons (plis) de la fraise (collerette) de Mlle de Brézé, nièce du cardinal de Richelieu, et qui faisait partie du ballet; la jeune danseuse se mit à crier et à pleurer avec tant de véhémence, qu'elle fit redoubler le sire que cet accident imprévu avait causé à toute l'assemblée."

Et Mademoiselle fait remarquer que le ballet du roi ne fut pas aussi amusant.

prend pour cible : Monsieur de la Crasse, donne le ton de ces plaisanteries de mauvais goût et souvent triviales.

## PONCTUATION

A quoi bon s'occuper de vécilles, comme la ponctuation? pense-t-on souvent.

Cette opinion était aussi celle d'un maître de village, auquel l'inspecteur primaire se présenta un beau matin, en le priant de vouloir bien se joindre à lui pour visiter l'école. Le magistrat municipal avait sans doute des occupations plus urgentes, car, tout en obtempérant à l'invitation du fonctionnaire, il murmura, très impoliment, non sans que l'inspecteur l'entendit :

— Cet âne-là aurait bien dû venir un autre jour.

On arrive, on interroge les élèves, on est amené à parler de la ponctuation. Le maire hausse les épaules et déclare que

les enfants ne doivent pas perdre de temps à de pareilles niaiseries. Sans lui répondre, l'inspecteur envoya un élève au tableau et lui dicta la phrase suivante, dont il donna soigneusement la ponctuation :

"L'inspecteur, dit le maire, est un âne!"

Silence général; confusion du maire.

— Maintenant, dit l'inspecteur, changez simplement la ponctuation, supprimez les virgules, et mettez deux points après dit, la phrase devient :

"L'inspecteur dit: le maire est un âne!"

Rire général, dont M. le maire fit évidemment les frais.

## HISTOIRE NATURELLE

# LES GUEPES et leurs nids

## X. LES GUÊPES POLISTES



F. BILZ, 1910

### X. — LES GUEPES POLISTES.

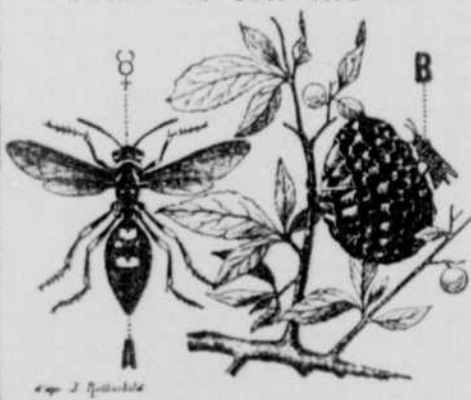
Les Polistes représentent, à notre avis, un groupe de Guêpes sociales moins avancé que le précédent en civilisation; leur corps élancé et surtout leur abdomen, rattaché au thorax par une sorte de pédoncule rétréci, permettent de distinguer facilement les Polistes des Guêpes vraies. Les colonies de Polistes ne sont jamais aussi nombreuses que celles des Guêpes; l'évolution des larves se fait d'ailleurs à peu près de la même manière et dans les mêmes délais.

Les nids des Polistes sont faits d'une substance absolument analogue à celle des nids de Guêpes; ces nids, toujours aériens, sont fixés aux branches des arbustes pas et même quelquefois sur des herbes; ILS NE POSSEDENT PAS D'ENVELOPPE et les rayons, peu nombreux, dont ils se composent sont à nu. L'orientation du nid est variable, mais on les rencontre, semble-t-il, plus communément, dans les endroits découverts et bien ensoleillés.

(1) La Guêpe rousse, au contraire édifie ses nids dans la terre.

## XI. LA POLISTE FRANÇAISE

et son nid



XI. — LA POLISTE FRANÇAISE ET SON NID.  
(Polistes gallica)

Cette petite Guêpe (A), en dépit de son nom, n'est pas spéciale à notre pays; on la rencontre dans toute l'Europe. La femelle fécondée, qui a réussi à traverser l'hiver, commence l'édification de son nid vers le milieu du printemps (avril). Ce nid primitif, fixé par un court pédoncule à des plantes très basses, ne renferme guère, au début que 5 à 6 cellules; c'est la Reine pondreuse qui, seule, les construit. Au fur et à mesure que naissent les Ouvrières, de nouvelles cellules s'ajoutent aux premières; mais la Reine, à ce moment cesse de travailler. La Reine quitte rarement le nid; le plus souvent on la voit qui se promène à sa surface (B), attendant l'achèvement des nouvelles cellules pour y déposer ses œufs.

Il est très facile d'enlever le nid des Polistes, avec son support et toute sa population, y compris la femelle Reine, qui n'a pas l'air de s'en émouvoir et qui ne l'abandonne presque jamais. On peut ainsi transporter la colonie où l'on veut, de manière à observer plus commodément les moeurs de ces curieux insectes.



Production de la maison G. MAZO  
88, Boulevard St-Martin,  
Paris.

Les mêmes images en couleur sur papier transparent pour projections lumineuses.

## TRIO DE PARISIEN, DE TOULOUSAIN ET DE MARSEILLAIS.

Le Parisien. — Un de mes oncles est mort à l'âge de cent cinq ans.

Le Toulousain. — Moi, j'ai perdu le mien l'année dernière... Il venait d'entrer dans sa cent vingtième année.

Le Marseillais. — Eh bien ! moi, personne n'est encore mort dans ma famille.

# JEANNOT L'INVINCIBLE par

# LYMAN YOUNG

